

Guillaume Gallant

Égoïsme et vie en société

Essai de transformation morale

1

Pour tout le monde ou presque, l'égoïsme est à l'origine d'un grand nombre de maux que l'humanité, la société et les personnes ont à subir quotidiennement. Bien que ce vice ne soit nullement nouveau, ou seulement présent dans les sociétés occidentales modernes, il semble y être très fréquent et y prendre une forme exacerbée, si on en juge d'après ce qu'en disent, d'un commun accord, les intellectuels, les journalistes, les moralistes croyants aussi bien qu'athées, les figures politiques de tendances radicalement opposées, et les simples membres de ces sociétés. La situation est telle que même les égoïstes notoires ne manquent pas de condamner l'égoïsme : soit pour essayer de dissimuler leurs sentiments et leurs actions égoïstes, dans l'espoir de ne pas en subir les conséquences ; soit pour se plaindre avec sincérité de l'égoïsme des autres, qui a pour eux des inconvénients. C'est là un hommage intéressé qu'ils rendent à la bienveillance et à l'altruisme. On conviendra, je l'espère, qu'il est très rare qu'un consensus aussi fort existe sur une question morale. Et, à moins de prendre un malin plaisir à soutenir des paradoxes, ou d'être particulièrement déraisonnable ou pervers, force est de reconnaître que l'égoïsme est un grand vice, aussi bien en raison de ses nombreux effets nuisibles, que de toutes les attitudes mesquines et laides qu'il implique.

En effet, on peut difficilement rester indifférent ou faire des louanges quand on est confronté à des cas évidents d'égoïsme, ce même quand ils constituent la réalité banale à laquelle on est habitué depuis l'enfance, et à laquelle on aurait pu, pour cette raison, s'insensibiliser. Les employeurs qui, pour s'enrichir davantage, traitent mal leurs employés, qui les exploitent même, et qui abolissent leurs postes quand ils n'ont plus besoin d'eux, s'attirent non seulement les blâmes des personnes qui ont à subir, directement ou indirectement, les conséquences de leur égoïsme, mais aussi ceux des personnes qui sympathisent avec elles, ou qui conçoivent qu'elles pourraient très bien se retrouver tôt ou tard dans la même situation. Quant à ceux qui se montrent indifférents à l'égard des malheurs de ces travailleurs ou de ces chômeurs, et qui continuent à vivre paisiblement et à être satisfaits de l'ordre des choses aussi longtemps qu'ils bénéficient d'un certain confort, on leur reproche aussi d'être des égoïstes, c'est-à-dire de se soucier seulement de ce qui les concerne, leur petite personne étant tout ce qui compte pour eux, en y ajoutant, dans une

certaine mesure, leur famille et leurs amis. C'est pourquoi ces individus, qui savent et sentent bien ce qu'ils sont, tentent de cacher leur égoïsme, en s'évertuant à justifier non seulement leur insensibilité, mais aussi l'attitude de ces employeurs à l'égard de ceux qui se retrouvent sous leur joug. Si ces personnes doivent endurer de mauvaises conditions de travail ou perdent leur emploi, c'est – disent-ils – qu'elles n'ont pas su acquérir les compétences demandées sur la marché du travail, c'est qu'elles ne sont pas assez dynamiques et proactives, c'est qu'elles ne savent pas suffisamment se mettre en valeur et se vendre. Et puis, à supposer que les employés exploités ou mis à pied ne soient pas responsables de ce qui leur arrive, il faut tenir compte – disent-ils encore – du contexte économique actuel : les entreprises se livrant une concurrence féroce, il est normal et inévitable qu'elles tendent à demander beaucoup à leurs employés, tout en leur donnant peu en retour, et qu'elles les remercient de leurs services quand cela leur permet de réduire leurs dépenses et d'augmenter leurs profits, de rester dans la course, ou d'éviter la faillite. Mais ces justifications ne trompent personne, sauf peut-être ceux qui ont recours à elles, et qui tiennent souvent autant à ne pas paraître égoïstes à leurs propres yeux, qu'à ceux des autres. Et on peut s'imaginer qu'ils tiendraient de tout autres discours s'ils voyaient leurs conditions de travail se dégrader significativement, s'ils étaient mis à pied, et si on ne se souciait guère de ce qui leur arrive, pour les en tenir responsables ou en faire une fatalité inéluctable.

Quant au professionnel ambitieux, qui est prêt à tout pour faire son chemin sur le marché du travail et réussir sa carrière – c'est-à-dire à trahir des collègues qui lui font confiance ; à intriguer contre des concurrents qui ont des droits aussi bons que lui, ou même meilleurs, à l'obtention d'une promotion, dans le but de les discréditer aux yeux de leurs supérieurs ; à se rendre indispensable en embrouillant et en complexifiant inutilement une partie du travail qu'il y a à faire, de sorte que personne à part lui ne puisse s'y retrouver ; à s'associer avec des individus de la même espèce que lui, grâce auxquels il pourra assurer sa position, par un échange de bons procédés ; etc. –, il ne manque pas d'être accusé d'égoïsme par ceux qui ne sont pour lui que des obstacles à surmonter ou des moyens pour arriver à ses fins. Sans compter qu'on reprochera à cet individu, qui se soucie essentiellement de sa réussite personnelle, de ne pas investir suffisamment d'énergie et de temps dans les communautés auxquelles il appartient, par exemple sa famille, c'est-à-dire de ne pas se soucier suffisamment de ses enfants, s'il en a, ou de ne pas s'occuper de ses parents vieillissants, contrairement à ses ancêtres, pour qui la famille était une valeur. Et on le blâme aussi parce qu'il ne s'engage pas suffisamment dans son milieu social, en participant à des œuvres de bienveillance ou en s'intéressant à la politique.

Le consommateur avide, voire compulsif, qui trouve son bonheur dans la satisfaction de ses moindres désirs, et ce aux dépens de ses concitoyens et de la société, qu'il subordonne à ses caprices, apparaît

comme une variation sur le même thème. Et l'on peut énumérer bien d'autres figures qui sont indéniablement égoïstes : le contribuable qui, quand il pense aux impôts et aux taxes qu'il paie, réclame l'application du principe de l'utilisateur-payeur aux soins de santé pour éviter qu'on « profite du système », mais qui n'hésite pas à consulter régulièrement des spécialistes de la médecine pour recevoir, aux frais de l'État, des traitements contre l'hypertension, une dermatite, l'asthme, un anévrisme, une hernie discale ou le cancer, le tout en se plaignant de ne pas être soigné ou servi comme il le devrait ; toutes ces personnes, éprises d'elles-mêmes, qui s'imaginent que les autres existent principalement pour satisfaire leurs désirs, et qui, par exemple, voient dans les discussions une simple occasion de faire part aux autres de leurs nombreuses qualités, et des détails les plus banals de leur vie, qui leur semblent tenir de l'exploit ou du drame, afin d'attirer constamment sur eux l'attention des autres, et d'obtenir leur admiration ou leur compassion ; etc.

Le dégoût qu'inspirent ces figures de l'égoïsme est tout à fait légitime. Mais ce n'est là que la pointe de l'iceberg, car il y a tant d'autres figures dont nous n'avons pas encore parlé. D'où l'importance de lutter contre l'égoïsme. Pour ce faire, il est nécessaire de comprendre plus exactement en quoi il peut consister, c'est-à-dire quels sont les sentiments qui jouent un rôle dans les différentes formes qu'il peut prendre, lesquelles peuvent être moins évidentes et même sournoises. Si bien que l'égoïsme, quand on tente de l'envisager dans sa complexité et sa diversité, peut avoir une extension beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement.

2

Nous pouvons définir l'égoïsme en l'opposant à la bienveillance dont l'égoïste serait privé, à un degré relativement fort. En effet, ce dernier n'a pas tendance à tenir compte du bonheur des autres, ou d'une partie considérable de celui-ci, quand il décide d'agir de telle ou telle manière. Il n'hésite pas à sacrifier ce bonheur, et à être à l'origine de malheurs pouvant parfois gâcher la vie des autres, souvent pour obtenir un avantage insignifiant en comparaison des maux dont il est la cause. La personne bienveillante est, par opposition, celle qui recherche activement le bonheur des autres, et dont le bonheur est partiellement constitué par ce bonheur et sa recherche, même si cela implique qu'elle renonce à certains de ses intérêts. Il importe donc de la distinguer d'un égoïste raisonnable, qui en viendrait à agir en tenant compte du bonheur des autres, mais sans prendre vraiment plaisir au bonheur des autres, et sans souffrir sérieusement de leurs malheurs, dans les deux cas par sympathie. Car il pourrait très bien trouver que c'est simplement dans son intérêt d'agir ainsi. N'est-il pas vrai que tous ceux à qui il aurait nui pourraient bien lui faire des reproches, lui donner une mauvaise réputation, lui refuser leur aide quand il en aurait besoin, et même se venger, quand l'occasion se

présenterait ? Non seulement les effets de ses actes égoïstes seraient des obstacles considérables à son bonheur, mais aussi la crainte que ceux-ci ne se produisent ; laquelle aurait pour effet d'amplifier ces maux à venir, et d'étendre leur champ d'action par anticipation, de sorte que son bonheur, alors qu'il ne serait pas encore troublé par ces maux eux-mêmes, le serait déjà par la représentation que lui en ferait son imagination.

Cependant nous ne comprendrions que très imparfaitement l'égoïsme, ou plutôt les formes qu'il peut prendre, si nous constatons seulement ce qui manque aux égoïstes, et si nous ne nous intéressons pas directement à leurs manières de sentir et d'agir, de même qu'aux conditions sociales et culturelles qui les déterminent.

La manière dont nous formulons souvent les reproches d'égoïsme peut certes nous éclairer sur sa nature. Ne nous arrivent-ils pas aussi souvent, et peut-être même plus souvent, d'accuser quelqu'un qui se soucie presque exclusivement de sa petite personne, non pas d'égoïsme, mais d'individualisme ? Ces mots ne nous semblent-ils pas être des synonymes, ou presque ? Seulement, en parlant d'individualisme plutôt que d'égoïsme, le sens de ces reproches semble se préciser. Alors que dans le deuxième cas il n'est question que d'un vice moral qu'on attribue seulement à des individus dont la moralité et les sentiments à l'égard de leurs semblables laissent à désirer, les causes de cette attitude morale et de ces sentiments sont esquissés dans le premier cas. S'il y a des individualistes, ne serait-ce pas parce que nous accordons trop d'importance, dans les sociétés occidentales modernes, aux individus, au détriment de la communauté ou de la collectivité ? Et ne pourrions-nous pas expliquer ce phénomène par la dissolution très avancée des structures communautaires et des valeurs collectives, qui donnaient jadis sa forme et son sens au tissu social ; ce qui liait fortement les individus les uns aux autres, et ce qui cultivait chez eux un fort esprit de communauté, radicalement incompatible avec l'égoïsme contemporain ? En effet, il se peut que l'appartenance à des structures sociales comme les grandes familles d'autrefois, les groupes ethniques ou culturels ayant en commun une identité et des valeurs bien déterminées, ou encore les différentes églises chrétiennes, contribuait grandement à former des collectivités unies, où les personnes étaient, leur vie durant, intégrées organiquement au tout. C'est souvent ce que regrettent les personnes âgées qui ont connus dans une certaine mesure cette réalité sociale, et ce dont rêvent parfois les plus jeunes, qui n'en ont pas eu l'occasion. On peut penser que, chaque personne étant avant tout un membre de la communauté, ses penchants égoïstes avaient alors moins l'occasion de se développer, et ils étaient blâmés avec beaucoup de rigueur quand ils se manifestaient ouvertement. Inversement, l'affaiblissement généralisé de ces communautés, qui ne semblent pas avoir été ou devoir être remplacées par d'autres semblables, laisse visiblement libre cours aux penchants des individus isolés ou détachés les uns des autres, qui se retrouveraient alors à prendre le pas sur le sentiment d'appartenance à la collectivité, et sur les intérêts de cette dernière.

Les figures égoïstes que nous avons décrites plus haut seraient donc, de toute évidence, des incarnations typiques de l'esprit individualiste qui sévirait à notre époque. L'employeur qui tire profit de la servitude de ses employés, l'arriviste prêt à toutes les mesquineries pour réussir sa carrière et s'enrichir, et le consommateur qui cherche son bonheur dans l'achat compulsif de biens matériels, pour les accumuler, se divertir ou simplement dépenser, ne sont-ils pas des types humains qui auraient difficilement pu se former et se répandre sans l'affaiblissement des communautés qui ont structuré et unifié les sociétés occidentales pendant des siècles ou même des millénaires, et dont on pourrait dire qu'elles ne sont rien de moins que les fondements mêmes de la vie en société, sans lesquels pourrait tout au plus exister un assemblage hétérogène d'individus divisés par des intérêts égoïstes et incompatibles entre eux ?

3

Intéressons-nous à un autre cas, tout aussi commun, mais qu'on ne considère généralement pas comme une manifestation d'égoïsme.

Malgré les valeurs officiellement professées dans nos sociétés démocratiques, le racisme est bien loin d'avoir disparu. En effet, il arrive que les Noirs, les « Arabes » ou les Amérindiens (pour ne nommer qu'eux), qui constituent des minorités visibles, soient discriminés par la majorité blanche quand ils cherchent un emploi ou logement. À cela s'ajoute le profilage racial auquel s'adonnent parfois les forces de l'ordre, par exemple quand une personne d'origine algérienne ou tunisienne est soupçonnée arbitrairement d'être un terroriste dans un aéroport. Sans compter tous les propos haineux dont ces minorités peuvent être la cible, en particulier ou de manière plus générale. Ainsi les Noirs seraient des singes à peine descendus des arbres, et qu'il faudrait traiter en conséquence, en les renvoyant dans leur pays. Les Amérindiens seraient, quant à eux, des sauvages qu'on ne saurait civiliser, et qu'on devrait donc abandonner à leur sort ou mettre au pas, au lieu de les faire vivre aux dépens des contribuables. Enfin, les immigrants en général s'établiraient dans tel ou tel pays pour voler les emplois des braves travailleurs se trouvant déjà sur place, ou pour profiter des régimes d'aide sociale.

On pourrait difficilement nier que l'individu raciste est dépourvu de bienveillance à l'égard de ceux qui, par malheur, appartiennent à un groupe ethnique qu'il déteste, ouvertement ou non. Autrement dit, il ne prend pas en considération le bonheur et les intérêts de ces personnes, lesquels il est plutôt prêt à sacrifier à son propre bonheur et à ses propres intérêts, ou encore à ceux des siens. Il arrive même qu'il n'en retire pas d'autres avantages que le plaisir mesquin qu'il prend à les blesser, à leur nuire, et à les avilir, et, ce faisant, à se procurer à peu de frais un certain sentiment de supériorité. Il est évident que le raciste n'est pas, quoi qu'il

en dise, davantage soucieux des intérêts de la société, puisque son comportement alimente des sentiments semblables chez ceux qu'il déteste ; ce qui les pousse à se replier sur eux-mêmes, à s'isoler du reste de la société, et à entretenir des rapports tendus ou même antagonistes avec les membres de la communauté d'accueil, auxquels ils attribuent souvent sans discernement des sentiments négatifs à leur égard ; ce qui a justement pour effet de susciter ces sentiments chez ces personnes ; et ainsi de suite... Dans ce contexte, la société est trop divisée et cloisonnée pour que les citoyens, qu'ils appartiennent à une communauté minoritaire ou majoritaire, puissent participer activement à un projet social et politique commun, auquel ils seraient capables de sacrifier leurs intérêts particuliers, quand cela est pertinent ou nécessaire.

Bref, le comportement de l'individu raciste consiste en l'absence de bienveillance pour les personnes qu'il déteste, et le peu de cas qu'il fait des intérêts de la société, qu'il n'hésite pas à sacrifier à sa haine, quoiqu'en cherchant souvent à se faire croire et à faire croire aux autres qu'il se soucie du bien de la société. Une telle attitude est, comme nous l'avons vu, l'une des propriétés caractéristiques de l'égoïsme, aussi bien par sa nature que par ses effets nuisibles, à la fois pour les personnes et la société.

4

Toujours dans le cadre de notre tentative de savoir quelle est l'extension de l'égoïsme dans nos sociétés, examinons un autre phénomène, celui de l'intolérance religieuse, afin de voir s'il ne pourrait s'agir de l'une de ses formes.

Certes la persécution religieuse, qui était courante dans les sociétés occidentales des siècles passés, est à peu près inexistante aujourd'hui ; mais on aurait tort d'en conclure que l'intolérance religieuse, qui peut prendre des formes moins apparentes et violentes, a simplement disparue. Aussi longtemps que les religions les plus répandues et les plus influentes seront monothéistes et révélées, leur clergé et leurs fidèles, dans la mesure où ils auront vraiment la foi, se croiront les détenteurs de l'unique vérité, notamment en morale. Et leur zèle ne les incite certainement pas à vouloir le bien de ceux qui divergent, qu'ils soient des athées ou des fidèles d'une autre religion, bien qu'ils prétendent parfois travailler à leur salut. Par exemple, un catholique convaincu, qui croit que tous ceux qui n'adhèrent pas aux dogmes de l'Église méritent la colère divine et brûleront en enfer, aura tendance à penser que ces derniers sont immoraux, et s'indignera quand ils critiqueront sa religion, en allant parfois jusqu'à les accuser d'intolérance pour attaquer leur liberté d'expression, alors qu'il s'en fait pourtant le défenseur quand il s'agit de répandre ses convictions religieuses. En ce qui concerne ses prises de position sur des questions

sociales ou politiques, il exigera le sacrifice des intérêts et du bonheur des autres sur l'autel de ses croyances. Par exemple, il s'opposera à la légalisation de l'euthanasie et du suicide assisté, ce qui revient à condamner tous ceux qui ne croient pas, contrairement à lui, que la vie est un don de Dieu et donc absolument sacrée, indépendamment des circonstances concrètes, à des souffrances qu'il est pour eux absurde d'endurer, simplement pour qu'on respecte ses convictions personnelles.

Ainsi, même si ce croyant se revendique de la morale de la charité, on peut difficilement le considérer comme bienveillant envers toutes les personnes qui divergent par leurs opinions, leurs aspirations et leur manière de vivre, puisque ces dernières ne sauraient être qu'immorales et sacrilèges, quand il en juge d'après les vérités indubitables et divines dont il se croit le détenteur, non sans un grand égocentrisme et beaucoup de vanité. Cette forme d'égoïsme, qui prétend être sanctifiée par l'Être suprême, n'en est que plus pernicieuse, puisqu'elle dissimule ainsi les caprices bien humains qui sont à son origine, dans l'espoir d'y subordonner les opinions et les préférences des autres, qui n'auraient aucune valeur en comparaison d'eux, même quand elles sont justifiées. C'est donc à juste titre qu'on craint ce que pourrait faire un dévot de cette espèce s'il détenait le pouvoir politique, ou si lui et les siens étaient suffisamment nombreux pour avoir une grande influence sur les mœurs et sur l'organisation de la société. De la même manière qu'ils méprisent le bien des personnes, les intérêts véritables de la société, qui devraient se plier à leurs préceptes religieux, ne méritent pas d'être pris en considération. En plus des effets nuisibles que cela peut avoir pour leurs concitoyens pris un à un, et qui se voient contraints arbitrairement dans leur recherche du bonheur, la vie sociale se dégrade et s'appauvrit alors, et la société devient le lieu de tensions plus ou moins fortes entre les fidèles de la religion dogmatique dominante, ceux des autres religions semblables, et toutes les personnes qui, sans être rattachées à l'une de ces religions, subissent les conséquences de cette lutte ouverte ou sourde. Comme dans le cas du racisme, les divisions qui résultent du dogmatisme religieux sont très défavorables à la participation active des citoyens à un projet social et politique commun. Il en résulte que le zèle des croyants, qui préfèrent défendre coûte que coûte les intérêts des groupes religieux particuliers auxquels ils appartiennent, est une forme d'égoïsme particulièrement nuisible pour la collectivité.

5

Il est vrai que, pour analyser ces cas moins fréquents d'égoïsme, nous avons jusqu'à maintenant mis entre parenthèses l'une de ses caractéristiques, à savoir qu'il s'explique par l'importance excessive que l'on accorderait à l'individu dans nos sociétés contemporaines, au détriment de la collectivité en général, ou des communautés moins

grandes, comme la famille et les divers groupes culturels constituant la société. C'est pourquoi il importe de poursuivre notre analyse des exemples précédents, afin de nous assurer que nous n'avons pas conclu trop rapidement qu'il s'agissait d'égoïsme.

Commençons par le cas du racisme et faisons l'hypothèse qu'il s'explique en partie par l'affaiblissement du sentiment d'appartenance aux groupes sociaux traditionnels, où la famille joue ou jouait un rôle important. En effet, ce sentiment contribue grandement à donner aux personnes humaines une place bien déterminée dans leur communauté, leur société et même l'univers, et à les faire adhérer à des valeurs traditionnelles qui auraient fait leur preuve et qui seraient capables de donner un sens à leur vie et d'organiser les rapports sociaux. L'affaiblissement de ce sentiment aurait donc pour effet la perte de points de repère moraux pour les individus, lesquels seraient, à divers degrés, laissés à eux-mêmes, et par conséquent confrontés à ce qu'on appelle parfois une crise identitaire. Ignorant quelles sont leurs racines ou leurs origines, c'est-à-dire d'où ils viennent, comment sauraient-ils qui ils sont et ce qu'ils sont ? Et ignorant qui ils sont et ce qu'ils sont, comment pourraient-ils savoir comment ils devraient vivre, ou quelles sont les valeurs qui devraient les guider dans la vie et dans leurs relations avec les autres ? Par conséquent, en plus d'être privés de valeurs ayant leurs racines et leur justification dans des traditions centenaires, voire millénaires, comme l'altruisme, ces individus seraient condamnés à tirer d'eux-mêmes quelque chose qui pourrait les remplacer, mais sans jamais y parvenir. Les voilà donc dans l'incertitude quant aux grandes questions morales et existentielles, ce qui ne manquerait pas de susciter chez eux une forte angoisse, que les plus orgueilleux d'entre eux tenteraient de dissimuler sous une fausse assurance ! Et ce manque d'assurance, comme toute forme de crainte, alimenterait la méfiance et même la haine à l'égard des autres, principalement quand ceux-ci ont, contrairement à eux, une identité collective forte et des principes bien établis pour se guider dans la vie. C'est ainsi, de toute évidence, qu'on pourrait expliquer la xénophobie dont sont souvent victimes les membres de communautés culturelles d'origines étrangères dans les sociétés occidentales, où ce processus de dissolution est beaucoup plus avancé. Bref, si des Français, des Anglais, des Américains, des Canadiens et des Québécois se montrent, encore aujourd'hui, racistes envers des immigrants noirs ou « arabes », ce serait en raison d'une coupure avec leurs origines et ce qu'ils sont vraiment, qui les pousserait à considérer comme une menace ceux qui savent d'où ils viennent et qui ils sont.

Seulement, le racisme n'est évidemment pas un phénomène qui existe exclusivement dans les sociétés occidentales contemporaines, pas plus qu'il n'y prend une forme plus violente que dans les sociétés occidentales plus anciennes et plus traditionnelles – bien au contraire ! –, où le sentiment d'appartenance à la famille et aux groupes sociaux héréditaires était pourtant très fort.

La discrimination dont ont été victimes les esclaves noirs aux États-Unis, et dont sont toujours victimes leurs descendants, s'explique en grande partie par l'existence de groupes sociaux héréditaires facilement identifiables, et occupant une position très différente dans la société, à savoir les Noirs et les Blancs. Alors que les enfants des esclaves noirs naissaient esclaves, les enfants des blancs qui possédaient des plantations héritaient des propriétés de leur famille, y compris les esclaves. Les droits des Blancs sur les Noirs qu'ils privaient de leur liberté et qu'ils sacrifiaient à leurs intérêts, l'attitude dominatrice qu'on valorisait chez les premiers par opposition à la soumission qu'on attendait des seconds, et l'éducation très différente qu'ils recevaient et devaient les adapter aux rôles sociaux qu'ils avaient à jouer, tout cela avait pour effet l'identification des personnes aux groupes sociaux auxquels elles appartenaient de par leur naissance, l'impression d'appartenir à une race supérieure ou inférieure, l'enfermement dans des rapports sociaux conflictuels, et l'impossibilité d'une grande partie de la population de participer activement à un projet social commun, c'est-à-dire autrement que par le travail souvent très pénible qu'on exigeait d'elle. Et les mesures de ségrégation raciale qui ont été mises en place après l'abolition de l'esclavage, surtout dans les États du sud, consistaient essentiellement à marquer explicitement la distinction sociale entre les Blancs et les Noirs ou, plus précisément, l'infériorité de ces derniers. Ces derniers se retrouvaient isolés dans des quartiers généralement plus pauvres ; ne pouvaient pas utiliser les mêmes autobus ou les mêmes fontaines pour boire que les Blancs, et ne pouvaient pas fréquenter les mêmes écoles qu'eux ; se voyaient interdire l'accès aux jardins publics, aux restaurants et aux bibliothèques ; ne pouvaient se marier avec une personne blanche ; ne pouvaient pas être jurés ; étaient jugés par des tribunaux différents de ceux des Blancs ; étaient condamnés, après des procès bâclés, à des années de travaux forcés pour des entreprises, lesquelles payaient une compensation à l'État ; et étaient victimes de lynchages qu'on pouvait commettre sans être inquiété par la justice ou même avec la collaboration des représentants de la loi, souvent moins soucieux de la faire respecter que d'affirmer la suprématie de la race blanche. On ne s'étonnera pas que ces mauvais traitements ont suscité une colère justifiée chez de nombreux Noirs, et que certains d'entre eux se sont mis à considérer tous les Blancs ou presque comme leurs ennemis invétérés, et ont formé des organisations pour souder les liens de la communauté noire et défendre ses droits, et parfois prêtes à utiliser la violence pour arriver à leurs fins. Cette réaction – dans le meilleur des cas, légitime ; dans le pire des cas, compréhensible – ne pouvait, en retour, qu'alimenter la haine à l'égard de la minorité noire, puisque la majorité blanche n'allait quand même pas renoncer si facilement à ses avantages pour que s'améliore la situation d'une partie considérable de leurs concitoyens, même si ces avantages consistaient essentiellement, pour beaucoup, en le plaisir de se croire naturellement supérieurs à ces derniers, et d'exprimer ouvertement leur aversion pour

eux, sans qu'ils ne puissent davantage profiter des biens dont ils les privaient.

On aurait donc grand tort de sous-estimer le rôle important que jouait le sentiment d'appartenance à la communauté blanche dans la ségrégation raciale aux États-Unis, c'est-à-dire dans la malveillance d'une grande partie de la population américaine pour une autre partie de celle-ci, dont les intérêts, le bonheur et le développement humain étaient ouvertement et impunément méprisés. En effet, ce racisme n'aurait pas pu se produire si les Blancs ne s'étaient pas identifiés fortement à la communauté ethnique qu'ils constituaient et qui se définissait considérablement par son opposition à la communauté noire, notamment par l'abaissement de cette dernière. Et même si, de nos jours, le racisme se manifeste moins souvent et généralement moins violemment aux États-Unis et dans les autres pays occidentaux, en partie parce que les Noirs et les Blancs, de même que les personnes appartenant à d'autres groupes ethniques, se mélangent de plus en plus, il n'a pas disparu pour autant. Il perdurera probablement aussi longtemps qu'on accordera une certaine importance à ses origines biologiques, et aussi longtemps que les enfants se verront intégrés à un groupe héréditaire pour la seule raison que leurs parents appartiennent à ce groupe, eux aussi par leur naissance.

Et s'il était possible d'expliquer la persécution dont les Juifs d'Europe ont été victimes pendant des siècles en faisant abstraction de l'intolérance religieuse qui est à son origine, nous pourrions montrer ici comment la forte adhésion des chrétiens à la communauté qu'ils formaient et, corrélativement, leur haine pour les Juifs, ont eu pour conséquence la formation de ghettos, l'interdiction de pratiquer les professions jugées honorables, l'obligation de pratiquer le prêt usuraire pour survivre (qui était condamné par la morale chrétienne), et donc leur marginalisation plus ou moins marquée selon les sociétés chrétiennes ; de même que nous pourrions montrer la manière dont cette exclusion a alimenté la crainte et la haine des Juifs envers les chrétiens, le repli de leur communauté sur elle-même, et du même coup une plus grande identification des individus à celle-ci – ce qui, en retour, a bien entendu alimenté la malveillance des chrétiens à leur égard, qui en sont venus, pour beaucoup, à les considérer comme un peuple maudit, dont les intérêts et le bonheur ne doivent pas être pris en considération, et auquel on peut par conséquent imposer toutes les vexations, en tirant avantage de lui, en le tenant responsable de maux réels ou imaginaires, ou simplement pour le plaisir de la chose. Pour l'instant, contentons-nous de rappeler que la propagande nazie insistait sur la nécessité pour le peuple allemand de renouer avec ses racines, de revenir à ses valeurs originaires, de se reconstituer par-delà les frontières politiques de l'époque, et d'extirper de son sein les éléments étrangers, impurs et corrompus, comme les Juifs et les Tziganes. On peut donc difficilement croire que l'importance excessive que l'on accorderait aux individus dans les sociétés contemporaines, au détriment de la communauté, a pu jouer un rôle important dans le sacrifice – à la

grandeur de cette entité collective – des intérêts, du bonheur et de la vie de toutes ces personnes, qui n'avaient commis d'autre faute que d'appartenir à l'un de ces groupes ethniques, auxquels elles étaient pratiquement réduites par leurs persécuteurs. Le fait qu'on accordait, sous le Troisième Reich, bien peu de valeurs aux individus et à leur liberté est confirmé par les traitements semblables que subirent des Allemands dissidents ou homosexuels, parce que l'idéologie nazie les considérait comme des traîtres envers le peuple allemand ou des éléments impurs dont il fallait purger ce dernier.

6

Revenons-en maintenant au cas de l'intolérance religieuse, forme notoire de mépris des intérêts de ceux qui divergent sur des questions de foi, et même de malveillance à leur égard, afin de savoir si elle peut avoir pour cause l'importance excessive qu'on accorderait à l'individu, aux dépens de la société et des communautés la constituant.

On ne saurait nier que l'altruisme est l'une des valeurs officielles des religions ayant une influence notable en Occident, par exemple le christianisme, dont le principal principe moral est justement d'aimer son prochain comme soi-même. S'il est très souvent arrivé, tout au long de l'histoire de cette religion, que les fidèles, les prêtres ou les pasteurs n'ont pas agi selon cette morale, c'est qu'ils ne parviendraient pas à renoncer à leurs intérêts individuels, et donc à s'élever jusqu'à l'idéal très exigeant de leur religion. Dans le cas précis de l'intolérance religieuse, le christianisme serait même perverti par ces intérêts mesquins, pour devenir leur instrument. Ainsi les inquisiteurs pouvaient s'enrichir aux dépens des Juifs, qui voyaient leurs richesses saisies par leurs juges quand ils étaient reconnus coupables d'hérésie, et qui devaient se défaire d'elles quand ils se convertissaient au catholicisme, par crainte de la persécution. Encore mieux, du point de vue des chefs religieux, la crainte de la persécution et la haine pour les hérétiques étaient un moyen non seulement d'assurer leur autorité sur les fidèles et le reste du clergé, mais aussi de se soumettre les chefs politiques, qui pouvaient être excommuniés, et voir l'Église exhorter leurs sujets à se révolter contre eux, et les princes voisins ou des prétendants à leur couronne à se faire les défenseurs de la foi en les attaquant. Quant aux simples fidèles, on peut comprendre leur hésitation à traiter comme eux-mêmes leur prochain quand celui-ci n'était pas chrétien. Car alors à quoi bon être ou se dire chrétiens ? Puis ils pouvaient certes trouver des avantages plus matériels à la persécution d'une partie de leurs compatriotes, puisqu'en plus de les maintenir dans la croyance qu'ils étaient les élus de Dieu simplement parce qu'ils professaient la foi catholique, celle-ci leur permettait de s'assurer une meilleure position dans la société que tous ceux dont on savait qu'ils ne partageaient pas la même foi, leur donnait un moyen facile d'éliminer des rivaux ou des

ennemis tout en se faisant bien voir par les autorités religieuses, et leur donnait l'occasion de s'enrichir facilement et rapidement en participant aux pillages qui avaient lieu lors des pogroms et des guerres de religion contre les protestants, par exemple.

Par conséquent, si les autorités religieuses et les croyants n'avaient pas corrompu les préceptes moraux de leur religion en les subordonnant à leurs petits intérêts individuels, si au contraire ils avaient fait passer leur moi égoïste et vaniteux après leur foi et s'étaient montrés charitables envers tous leurs frères humains, comme Dieu l'exigeait d'eux, la persécution religieuse n'aurait jamais eu lieu, et la foi bien comprise et bien vécue aurait été le meilleur rempart contre elle.

On peut du même coup supposer que l'intolérance religieuse, sous ses formes contemporaines moins violentes, a aussi pour cause l'importance excessive qu'accordent à leur petit moi les croyants et encore plus les chefs religieux, comme les y incitent l'esprit du siècle et les sociétés individualistes dans lesquelles nous vivons.

Pendant cette hypothèse pose problème. S'il s'est bien produit une montée de l'individualisme au cours des derniers siècles, et si celui-ci est grandement à l'origine de la malveillance des croyants et des chefs religieux dogmatiques à l'égard de ceux qui ne partagent pas leur foi, l'intolérance religieuse dans les sociétés occidentales devrait être plus fréquente et plus violente que par le passé – ce que l'expérience dément.

En fait, si la religion permettait aux chefs religieux d'assouvir leurs désirs mesquins et égoïstes, c'est que le troupeau des fidèles était prêt à suivre ses bergers et à se laisser tondre par eux : c'est-à-dire à sacrifier ses intérêts aux leurs ou à ceux de Dieu, ne fût-ce que pour gagner son ciel ; à se laisser gouverner dans de nombreux aspects de sa vie quotidienne, sous peine d'être persécuté ou condamné à l'enfer ; et à se lancer dans des guerres (civiles ou non) où il avait souvent peu à gagner et beaucoup à perdre, contrairement à ses maîtres. Et s'il arrivait parfois que les simples croyants tiraient profit de l'intolérance religieuse, quand ses manifestations recoupaient leurs intérêts particuliers, plus souvent ils sentaient le poids des autorités religieuses et de la communauté des fidèles, cette dernière jouant un rôle important dans l'inculcation et la conservation des coutumes et des dogmes religieux, par l'éducation et les pressions sociales. Car autrement il aurait été difficile de tirer avantage de cette intolérance, qui n'aurait pas eu suffisamment de force pour être mise efficacement au service des intérêts égoïstes de certains fidèles ou des chefs religieux, ou se combiner avec eux, dans la mesure où la convergence, même ponctuelle, de ces intérêts avec leur foi alimentait cette dernière, qui en retour rendait légitimes à leurs yeux ces intérêts.

Il semble donc que les intérêts basement égoïstes s'enchevêtrent de diverses manières avec le renoncement à soi normalement exigé par les religions dogmatiques et héréditaires. Par exemple, l'abnégation des

fidèles et la perte de leur individualité dans la communauté des coreligionnaires pouvaient être le résultat de la doctrine élaborée par les prêtres, lesquels pouvaient alors obtenir plus facilement leur obéissance et profiter des biens terrestres qu'ils leur refusaient, au nom de leur salut, et aussi bénéficier de leur complicité pour persécuter les fidèles des autres religions, les hérétiques ou les athées, qui ne reconnaissaient pas leur autorité. Même le dévot, qui renonçait dans une certaine mesure aux biens de ce monde, qui allait jusqu'à s'imposer quotidiennement des privations physiques et morales, et jusqu'à exiger des autres la même austérité, ne le faisait pas tant pour s'abaisser véritablement ou anéantir sa petite personne, que pour être récompensé pour son sacrifice après sa mort, par l'obtention d'une vie éternelle – ce qui lui permettait de se projeter indéfiniment dans le futur –, et par son élévation jusqu'au Royaume des Cieux – où il s'imaginait vivre aux côtés de Dieu, en compagnie des autres élus. Un tel calcul n'était-il rien d'autre qu'un raffinement moral de l'égoïsme plus commun, ayant seulement pour objet les biens terrestres ? N'était-il pas d'autant plus sournois et pernicieux ? Et l'égoïsme et la vanité de ce bigot – qui croyait que l'Être suprême devait s'intéresser à sa petite personne et lui venir en aide quand il était en proie à la tentation – ne surpassaient-ils pas de beaucoup ceux des autres égoïstes ?

Revenons à la tendance des croyants – qui pouvait prendre deux formes – à se fondre ou à s'effacer dans la communauté qu'ils constituaient, pour devenir moins des individus ou des personnes humaines que des membres de celle-ci. D'abord, dans le cas où la foi et le sentiment d'appartenance des fidèles étaient très forts, ils croyaient que leur bien, dans cette vie ou dans celle qui la suivra, dépendait grandement de l'unité de cette communauté et de leur soumission aux chefs religieux et à la volonté divine dont ils se faisaient les détenteurs et les exécuteurs. Il ne s'agissait donc pas tant d'un renoncement à leurs intérêts terrestres ou célestes, que la croyance selon laquelle il était dans leur intérêt, pour trouver leur bien, de s'en remettre aux coutumes et aux dogmes religieux, de se soumettre à l'autorité de leurs maîtres réels ou imaginaires, et d'occuper docilement la place qu'on leur avait réservée dans la communauté des fidèles. Autrement dit, ils se contentaient de considérer comme bon et vrai ce qu'on croyait tel dans la communauté à laquelle ils appartenaient de par leur naissance, c'est-à-dire par hasard ; ce qui les dispensait d'y réfléchir et les dissuadait de diverger. Cela avait deux conséquences : ceux qui n'appartenaient pas à cette communauté étaient considérés comme des infidèles et étaient suspects moralement ; et ceux qui se dégageaient d'elle étaient, pour leur part, considérés comme des traîtres, comme des renégats. On comprendra que cette attitude morale et religieuse, où étaient intimement liés des sentiments communautaires et une vive aversion pour ceux qui ne les partageaient pas, était très favorable à l'intolérance religieuse, d'autant plus que la malveillance pour les dissidents, et le mépris de leurs intérêts, de leur bonheur, de leurs droits et de leur liberté, n'apparaissaient pas pour ce qu'ils étaient

vraiment, ou du moins semblaient tout à fait justifiés, puisqu'ils ne découleraient pas d'opinions, de préférences ou de caprices individuels, arbitraires et même absurdes, mais plutôt des vérités prétendument absolues, éternelles et universelles auxquelles devait adhérer toute la communauté des fidèles.

Mais il est vrai que beaucoup de fidèles n'adhéraient pas aussi fortement aux articles de foi de leur religion, et qu'ils ne s'identifiaient pas totalement à la communauté à laquelle ils appartenaient. Seulement, ces croyants plus modérés avaient assez rarement le courage de résister – ouvertement ou en ayant recours à des ruses – aux autorités religieuses et aux pressions de leur communauté ; et on peut comprendre pourquoi, sans pour autant approuver ce comportement. En se conformant en apparence aux volontés de la majorité des croyants ou de la partie la plus fanatique ou la plus influente d'entre eux, ils sacrifiaient non seulement l'accroissement possible de leur liberté à leur confort et à leur sécurité, mais ils abandonnaient aussi à la persécution tous ceux qui étaient plus courageux et déterminés qu'eux. Si bien que pour pouvoir continuer à vivre paisiblement et ne pas courir le risque d'une confrontation avec leur milieu, ils tentaient simplement de s'accommoder tant bien que mal de celui-ci, et donc de jouer le rôle que leur communauté attendait d'eux ; ce qui, en plus d'avoir des effets nuisibles pour ceux qui étaient persécutés, laissait intacts l'influence et le pouvoir des fanatiques religieux sur l'ensemble de la société, dont eux-mêmes. En d'autres termes, leur désir d'une vie meilleure et plus libre, avec tous les avantages que cela peut avoir pour les individus et la société, le cédait souvent à leur désir égoïste et mesquin de tranquillité et de sécurité, lesquelles dépendaient de leur appartenance au moins superficielle ou apparente à la communauté des fidèles. Et il en était souvent ainsi même quand les formes de répression les plus violentes étaient improbables, puisque les croyants modérés étaient trop timorés pour être capables de supporter les blâmes de leur communauté et la mauvaise réputation qui en aurait résultée.

Envisageons un dernier cas de figure, où des sentiments égoïstes ou égocentriques étaient amplifiés par des sentiments communautaires radicalement opposés à l'individualisme, ce qui était évidemment favorable à la persécution religieuse. Outre le fait que la communauté des croyants, chez laquelle les chefs religieux cultivaient le dogmatisme pour servir leurs intérêts matériels et politiques, pouvait en retour être favorable à la popularité et à la montée de chefs religieux en apparence ou véritablement fanatiques, et être défavorable à la popularité et à l'influence de chefs plus modérés ou s'abstenant par calcul d'avoir recours à la persécution religieuse quand cela était incompatible avec leurs intérêts, il pouvait aussi arriver que des chefs religieux – qui initialement étaient plutôt modérés, ou qui considéraient la religion comme un outil politique et n'étaient donc pas fanatiques à proprement parler même quand ils avaient recours à la persécution – se retrouvent emportés par l'enthousiasme de la communauté des fidèles et donc à croire

fanatiquement, surtout en période de conflit religieux. Car ce n'est certainement pas peu de chose d'avoir derrière soi la communauté des fidèles, et pour soi la croyance selon laquelle on est le détenteur et l'exécuteur de la volonté divine, pour justifier son pouvoir et ses actes. Car cela ne manque pas de monter à la tête et de flatter la vanité. Car pour pouvoir jouer ce beau et grand rôle, il faut être prêt à sacrifier à cette chimère la liberté des dissidents (en les excluant de la société, en les emprisonnant, en les torturant et en les exécutant), les intérêts de la société (en l'entraînant dans une guerre civile), le bonheur des fidèles (qui auront à supporter le joug des autorités religieuses, à subir tôt ou tard la vengeance des groupes persécutés et à se sacrifier à la bonne cause), ainsi que certains de ses intérêts personnels (en abandonnant l'idée de vivre paisiblement, en dépensant d'énormes sommes d'argent pour mener une guerre sainte, en faisant de soi une tête à abattre). Bref, c'est échanger une forme d'égoïsme pour une autre encore plus démesurée, qui serait difficilement possible sans l'appui d'une communauté unie par la croyance en des vérités prétendument éternelles, universelles, absolues et révélées par Dieu.

Il va sans dire que ce climat de persécution religieuse, effective ou seulement possible, encourageait le repli des différentes communautés religieuses sur elles-mêmes, l'identification des individus à elles, l'influence plus grande et plus exclusive des chefs religieux sur les croyants, la méfiance ou l'aversion à l'égard des autres religions et de leurs fidèles, et les tentatives d'influencer ou de contrôler le pouvoir politique, pour le mettre au service des intérêts de ces communautés particulières et héréditaires, au détriment des autres communautés et de la société en général ; ce qui favorisait en retour une escalade des tensions interreligieuses et une radicalisation de la persécution.

Enfin, précisons qu'il ne s'agit pas d'expliquer les guerres, les massacres, les exécutions et les procès faits au nom de la religion au cours des siècles derniers par la perversité morale naturelle et exceptionnelle de nos ancêtres ou de leurs chefs religieux, mais plutôt de montrer qu'elle est la conséquence normale et nécessaire des religions monothéistes et de leur organisation en communautés héréditaires, si leur développement n'est pas entravé ou contrôlé par les autorités politiques. Ou, s'il y avait bien une certaine corruption morale de ces individus, elle résultait principalement des institutions religieuses de cette époque, qui se maintenaient en partie grâce à elle, malgré la morale de l'amour du prochain officiellement enseignée. Bref, si l'intolérance religieuse, avec toute la malveillance qu'elle implique à l'égard des autres, est aujourd'hui moins fréquente et moins violente dans les sociétés occidentales, c'est surtout parce que les communautés héréditaires par lesquelles les religions s'imposaient aux individus se sont considérablement affaiblies, et que l'éducation est en partie dispensée dans des écoles publiques et laïques, alors qu'autrefois elle l'était presque exclusivement dans des

familles où l'on partageait une même religion, et dans des écoles contrôlées par les Églises ou ayant du moins des comptes à leur rendre.

Cependant cette intolérance, sous des formes généralement moins violentes, perdure et perdurera aussi longtemps qu'on valorisera le sentiment d'appartenance aux communautés héréditaires, sous prétexte que l'identité des personnes en dépendrait, et qu'au nom de la liberté religieuse on donnera aux parents le droit de transmettre leurs croyances religieuses à leurs enfants, alors que ceux-ci sont évidemment incapables d'examiner ce qu'on leur présente comme des vérités absolues qu'il serait pratiquement immoral de remettre en question. Une fois adultes, beaucoup d'entre eux feront preuve de malveillance, dans leurs propos, leurs actes ou leurs revendications sociales et politiques, à l'égard de ceux qui divergent par leurs opinions et leurs manières de vivre : les homosexuels, les féministes, les fidèles des autres religions, les athées, ceux qui veulent pouvoir mettre fin à leur vie quand la maladie ou la vieillesse la rendront indigne d'être vécue, etc.

7

Il est donc évident que les sentiments communautaires jouent un rôle important dans le racisme et dans l'intolérance religieuse, et que la valorisation excessive de l'individu, au détriment des communautés, n'est pas à l'origine de ces formes de malveillance à l'égard d'autrui, dont on peut au contraire sacrifier le bonheur et les intérêts aux idéaux qu'incarneraient les communautés ethniques, culturelles ou religieuses, ainsi qu'à leur bien supposé. Nous aurions donc ici affaire à ce que nous pourrions appeler un égoïsme de groupe.

On peut néanmoins se demander si ce sont là de véritables formes d'égoïsme, et donc remettre en question l'existence de l'égoïsme de groupe, qui ne serait rien de moins qu'une contradiction dans les termes. Car si l'on qualifie simplement d'égoïsme toutes les formes de malveillance à l'égard des autres, sans tenir compte du rôle qu'y joue la valorisation excessive et pernicieuse de l'individu et de ses intérêts aux dépens de la société et des communautés, il devient une notion tellement multiple, et donc tout aussi vague, qu'il génère plus de confusion, qu'il n'aide à comprendre les actions et les sentiments humains. Mieux vaudrait donc nous en tenir à l'usage et au sens habituels de l'égoïsme, puisqu'ils ont fait leurs preuves.

Mais c'est supposer, sans examen digne de ce nom, que la notion d'égoïsme, au sens habituel du terme, n'est pas confuse ; qu'on ne l'applique pas déjà – souvent sans précisions ou explications – à une foule de phénomènes qui ne se ressemblent qu'en apparence, ou du moins qui diffèrent en certains points ; qu'inversement on ne refuse pas de l'appliquer à des phénomènes auxquels elle pourrait convenir, mais qu'on

a pris l'habitude de nommer et de comprendre autrement ; et qu'on ne prend pas une seule variante de l'égoïsme, pas nécessairement la plus commune et la plus nuisible, pour la totalité de ce phénomène moral et social. Car on aurait grand tort de sous-estimer la force des idées reçues et des manières convenues de sentir, de penser et de parler, et de leur attribuer tout naturellement de la valeur, pour en faire les critères de la vérité.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il est important d'examiner pourquoi nous sommes réticents à l'idée d'un égoïsme de groupe, puisqu'il se pourrait bien que nos raisons soient justifiées. Et, dans le cas contraire, cela nous permettrait de mieux comprendre en quoi consiste ce type d'égoïsme, et pourquoi il est souvent occulté.

Ce qui rend étrange et invraisemblable l'idée d'un égoïsme de groupe, c'est qu'il semble que les individus, en adhérant fortement à des sentiments communautaires et religieux dogmatiques, renoncent à eux-mêmes et, pour ainsi dire, s'effacent pour devenir les porte-étendards et les porte-glaives des communautés et des idées qu'ils servent. Ainsi, quand ils sont malveillants envers ceux qui ne font pas partie de la même communauté qu'eux, ou qui ne partagent pas les mêmes idées qu'eux, ils n'agiraient pas au nom de sentiments mesquins qui découleraient de l'attachement à leur petite personne – comme ce devrait être nécessairement le cas dans l'égoïsme –, mais en se sacrifiant à une entité collective, à des idées et à des valeurs qui les dépasseraient. Autrement dit, le même fanatisme qui les a poussé à sacrifier leur individualité est ce qui les pousse à sacrifier l'individualité des autres, et même à les sacrifier. Il s'agirait donc d'une sorte d'anti-égoïsme, en ce que l'ego des individus est vivement combattu, avec tous les problèmes que cela peut impliquer quand on dépasse les limites du raisonnable et quand on ne fait pas preuve de modération, une tendance pouvant être bonne en elle-même devenant alors mauvaise. Donc, bien que le racisme et l'intolérance religieuse puissent être condamnés à juste titre, on aurait tort de vouloir faire d'eux une forme particulière d'égoïsme, puisqu'ils s'expliqueraient par des sentiments radicalement opposés à l'égoïsme. En effet la haine et la folie qui y interviennent, souvent d'une grande intensité, n'auraient rien à voir avec les petits calculs froids des égoïstes, qui visent à satisfaire des désirs bas, c'est-à-dire sans élévation, et qui ont souvent pour objet de vulgaires avantages matériels, ou encore leur confort et leur tranquillité.

Cependant nous ne devons pas oublier que les communautés auxquelles appartiennent les fanatiques, de même que les valeurs et les idées qu'ils servent, n'ont pas une existence indépendante d'eux, et qu'au contraire elles n'existent que par eux. Il est vrai qu'il leur arrive de considérer les communautés comme quelque chose qui dépasse et surpasse l'ensemble des individus concrets qui existent, et qu'ils font des valeurs et des idées qu'ils servent des vérités éternelles, universelles et absolues, qui ne dépendraient nullement des personnes ayant l'obligation

d'être leurs serviteurs. En réalité, cela ne montre nullement qu'il en est ainsi, mais plutôt que cette fiction joue un rôle important dans la constitution de telles communautés et dans l'adhésion superstitieuse et bornée à de telles valeurs et idées. Ainsi, si nous supposons que les individus s'anéantissent simplement pour s'élever aux idéaux des communautés et des religions, même si c'est pour déplorer le racisme et l'intolérance qui en découlent souvent, nous concédons déjà à ces fanatiques ce qu'il faut pour donner l'impression que leurs convictions sont d'une tout autre nature que les croyances des individus, et donc qu'elles leur sont de beaucoup supérieures. En réalité, ces croyances de groupe se distinguent seulement des croyances moins populaires par le fait qu'elles sont partagées par un plus grand nombre de personnes ou d'individus ; et c'est justement cette adhésion de masse qui leur donne une grande partie de leur force et de leur autorité, et qui contribue à les faire passer pour plus et autre chose qu'elles ne sont en réalité.

D'ailleurs, remarquons que les zéloteurs de ces communautés traditionnelles, qu'elles soient religieuses, culturelles ou simplement ethniques, prétendent que l'adhésion à ces groupes et à leurs valeurs dogmatiques est la manière par excellence pour les individus de constituer et d'affirmer leur identité, laquelle ne pourrait pas vraiment prendre forme quand ces derniers ne renouent pas avec leurs racines, ne rejoignent pas les rangs des leurs et sont laissés à eux-mêmes, comme ce serait malheureusement souvent le cas dans les sociétés contemporaines ; ce qui ne les empêche pas de soutenir aussi que ces mêmes individus isolés accordent beaucoup trop d'importance à leur personne, au point d'être incapables de toute forme de renoncement à soi et de faire constamment preuve de l'égoïsme le plus exacerbé, ce qui expliquerait notamment pourquoi ils n'ont pas le sentiment d'appartenance qu'on réclame d'eux, et ce qui s'expliquerait justement parce qu'ils ne se mettent pas au service de ces grandes communautés et de ces belles et nobles valeurs. N'insistons pas sur l'incohérence évidente qui consiste d'abord à nier l'existence d'une identité forte chez ces individus isolés pour leur reprocher ensuite de trop s'affirmer en tant qu'individus, et attardons-nous seulement au fait que ces partisans reconnaissent eux-mêmes que l'adhésion à ces communautés et à leurs valeurs permet aux individus de définir ce qu'ils sont, bien que ce soit là une manière de le faire fortement incompatible avec la valorisation de l'individualité, et qu'il ne s'agisse vraisemblablement ni de la seule manière de parvenir à cette fin, ni de la meilleure. Car il est vrai que ce qu'est une personne raciste ou dévote consiste en partie en son adhésion à ces communautés traditionnelles, aux valeurs qu'elles défendent et à sa malveillance pour ceux qui diffèrent, qu'ils soient des membres d'une autre communauté du même type, ou qu'ils soient selon elle des personnes égarées qui devraient revenir dans le même groupe qu'elle. Il en résulte que l'ego d'une personne qui s'identifie à une communauté dogmatique, de même qu'aux valeurs rigides qui la définissent et qu'elle prône, ne manque pas d'intervenir quand elle traite les autres avec malveillance. Et le fait

que ce sentiment haineux, et aussi son identification à cette communauté et à ces valeurs, sont partagés par de nombreuses personnes se trouvant dans la même situation qu'elle, ne change rien à la chose, quoi qu'en disent les principaux concernés. Toutes ces personnes, dont l'ego a été profondément façonné par ces sentiments communautaires nuisibles, affirment ce qui les caractérise, c'est-à-dire ce qu'elles sont en tant que personnes, quand elles font preuve de racisme, d'intolérance ou d'une autre forme d'égoïsme de groupe. En d'autres termes, ce qui compte alors pour elles avant tout, ce sont les sentiments, les valeurs et les intérêts qu'elles ont, elles et les leurs, qui les unissent en tant que communauté reconnue explicitement ou non, et au nom desquels elles n'hésitent pas à ignorer, négliger ou sacrifier les sentiments, les valeurs et les intérêts des autres, qu'ils soient de simples individus ou qu'ils constituent d'autres groupes.

Bref, ce n'est certainement pas parce que l'ego individuel de ces personnes a été sacrifié au nom d'une communauté et de ces valeurs, ou qu'il n'a que très peu l'occasion de se développer en raison d'elles, qu'elles n'ont pas d'ego. Ce premier ego, qu'elles auraient pu avoir, a simplement cédé la place à un ego collectif, au sens où il s'incarne dans un grand nombre de personnes, où il peut trouver à peu de frais et sournoisement – car on croit, ou l'on fait mine de croire, que l'ego doit être foncièrement individuel, et que l'égoïsme de groupe, auquel on ne donne pas ce nom, est nécessairement un dépassement de l'égoïsme individuel – sa propre justification, et du même coup s'étendre et prendre davantage de vigueur, pour enfin devenir surdimensionné ; d'où les manifestations particulièrement violentes de l'égoïsme de groupe, par exemple le racisme et l'intolérance religieuse.

Nous pouvons donc dire, pour définir l'égoïsme de groupe et le distinguer de l'égoïsme individuel, que l'égoïste de groupe manque de bienveillance à l'égard de ceux qui n'appartiennent pas à sa communauté, et qui n'ont pas en commun avec lui un nombre plus ou moins grand d'intérêts, d'opinions et de sentiments partagés par lui et les siens ; tout comme l'égoïste individuel en manque à l'égard de beaucoup d'autres personnes, dont le nombre varie en fonction de la gravité de son égoïsme ou de la nature des intérêts, des opinions et des sentiments individuels au nom desquels il est prêt à négliger ou à sacrifier ceux des autres. C'est pourquoi ces deux formes d'égoïsme sont bien des phénomènes moraux parents, qu'il suffit de distinguer en apportant une précision au nom qu'on leur donne.

Ceci dit, on pourrait toujours penser que l'égoïsme individuel est caractérisé par sa froideur et ses petits calculs mesquins, alors que l'égoïsme de groupe, malgré ses conséquences déplorables, s'élèverait au-dessus de cette attitude, ou du moins s'en distinguerait par l'enthousiasme qu'il suscite. Mais c'est oublier qu'un égoïste individuel ayant la folie des grandeurs, comme il pouvait en exister à d'autres époques, peut très bien

avoir de tels rêves de gloire politique et militaire, qu'il ne manque pas de s'enthousiasmer pour son supposé destin et de sacrifier en son nom le bien de son peuple et de son pays, et du même coup le sien. Et c'est aussi ne pas tenir compte du fait que l'égoïsme de groupe, même dans ses formes les plus ouvertement malveillantes et agressives (comme le racisme et l'intolérance religieuse), peut favoriser, chez les personnes subissant son influence, des sentiments, des actions et des calculs à la fois petits et sordides, notamment dans leur vie quotidienne, où elles n'ont pas toujours l'occasion et le pouvoir d'imposer directement et violemment leurs désirs ; sans compter que les chefs communautaires et religieux peuvent se voir parfois dans l'obligation d'élaborer des stratégies mesquines et froidement calculées pour imposer sournoisement leurs valeurs, ou pour se mettre en position de le faire ouvertement.

Après ce bref examen, nous pouvons croire que l'idée d'un égoïsme de groupe est vraisemblable. Mais cela ne saurait suffire. Nous ne pourrions juger de sa valeur, de sa pertinence et de son utilité qu'en essayant d'analyser autrement et mieux des cas d'égoïsme répertoriés et, si possible, d'autres cas plus subtils, qui passeraient probablement inaperçus sans cette idée. Du même coup, ces analyses nous donneront l'occasion d'élaborer davantage et de corriger l'idée d'un égoïsme de groupe, et aussi d'en distinguer et comparer les différentes formes.

8

Voyons d'abord si le comportement des employeurs qui exploitent leurs employés, et qui n'hésitent pas à les mettre à pied quand ils n'ont plus besoin d'eux ou ont intérêt à les remplacer par d'autres, ne pourrait pas être une forme d'égoïsme de groupe, alors que nous l'avons plus tôt, et sans hésitation, qualifié d'égoïsme au sens habituel du terme, car il découlerait d'une survalorisation de l'individu au détriment des communautés ou de la collectivité, laquelle serait très commune dans les sociétés occidentales contemporaines.

Il est vrai que les propriétaires et les dirigeants des entreprises sont certainement des individus très soucieux de leurs intérêts économiques, et qu'ils négligent ou sacrifient souvent les intérêts et le bonheur de leurs employés ; mais ces derniers sont tout autant des individus qu'eux. Par conséquent, il serait étrange que le fait de valoriser excessivement l'individu, dans nos sociétés, puisse expliquer pourquoi les intérêts des premiers l'emportent sur ceux des seconds, et non le contraire. Certes, on pourrait dire que les employeurs et les gestionnaires parviennent à subordonner les intérêts des travailleurs à leurs intérêts individuels puisque la position avantageuse qu'ils occupent dans la société leur permet de le faire ; ou, inversement, qu'ils occupent justement cette position parce qu'ils parviennent à subordonner les intérêts des

travailleurs à leurs intérêts individuels. Mais une telle explication pourrait, sans modifications ou presque, expliquer des hiérarchies sociales très différentes, c'est-à-dire tout et son contraire ; ce qui, loin d'en faire une excellente explication, montre seulement qu'elle est trop vague pour expliquer véritablement quoi que ce soit. En effet, on pourrait aussi bien dire que, si jamais la situation se renversait, que les travailleurs réussiraient alors à subordonner à leurs intérêts individuels ceux des propriétaires et des gestionnaires des entreprises parce que leur nouvelle position sociale leur permettrait désormais de le faire ; ou, inversement, que leur nouvelle position sociale résulterait du fait qu'ils auraient réussi à subordonner à leurs intérêts individuels ceux des propriétaires et des gestionnaires des entreprises. Pourquoi ne pas voir un cas d'égoïsme individuel dans cette seconde configuration de la société, de l'économie et du travail, lequel aurait simplement remplacé un autre égoïsme de la même espèce ?

Cela nous semble étrange, car nous sommes portés à voir dans l'ensemble des travailleurs, qui constitue la grande majorité de la population, un groupe, ou même la collectivité, ou du moins le principal élément constitutif de la société. S'il en est effectivement ainsi, la subordination des intérêts de ce groupe social important aux intérêts individuels des propriétaires des entreprises, de même qu'à ceux des quelques rares individus y occupant les fonctions administratives les plus élevées, peut être qualifiée d'égoïsme individuel ; alors que le renversement que nous avons imaginé, et qui consisterait à subordonner les intérêts individuels de cette élite sociale et économique à ceux de la collectivité des travailleurs, et du même coup de la société ou du peuple, serait tout le contraire d'un cas d'égoïsme individuel. Mais c'est ne pas prendre en considération le fait que ces individus, même s'ils sont peu nombreux, du seul qu'ils constituent cette élite très exclusive, appartiennent à un groupe social qui mériterait tout aussi bien le nom de communauté que l'ensemble des travailleurs. Si bien que la domination de cette élite numériquement faible, mais disposant néanmoins d'une puissance sociale et économique démesurément grande, revient à sacrifier aux intérêts collectifs et égoïstes de ce groupe social, les intérêts d'un autre groupe social beaucoup plus nombreux, c'est-à-dire celui des travailleurs.

En effet, comparativement aux travailleurs, qui peuvent provenir de milieux sociaux relativement différents et qui peuvent avoir des conditions de vie plus ou moins variables, les propriétaires d'entreprises et les hauts gestionnaires forment une communauté moins disparate. Ils appartiennent à une élite sociale et économique ayant des intérêts et des privilèges en commun, et se reproduisant par la famille et le droit de léguer leurs richesses, leurs investissements et leurs entreprises à leurs enfants, un peu comme la noblesse de sang le faisait jadis avec ses titres, ses terres et ses serfs. Et tout comme elle, les membres de cette nouvelle élite n'ont pas à peiner quotidiennement pour assurer leur subsistance, ils

ne se mêlent pas ou presque au reste de la société, c'est-à-dire aux simples travailleurs, et ils se marient généralement avec des personnes appartenant au même groupe social qu'eux. Il en résulte qu'ils ont un fort sentiment d'appartenance à cette communauté choyée, et que celui-ci définit grandement ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce qu'ils sentent et désirent, ce qu'ils font, notamment dans leurs rapports avec les travailleurs, dont ils se dissocient fortement, et qui n'existent pas pour eux en tant qu'individus concrets, puisqu'ils n'ont presque jamais affaire à eux directement, mais plutôt en tant que masse informe devant par son labeur contribuer à leur enrichissement et assurer leur position sociale privilégiée. Cette séparation et cette domination de l'élite économique sont d'autant plus marquées que les petites et moyennes entreprises tendent à disparaître, que beaucoup d'entre elles sont achetées par de grandes entreprises qui étendent leurs tentacules dans plusieurs secteurs économiques n'ayant parfois rien à voir entre eux, et qu'il est très difficile pour les travailleurs de devenir et de demeurer propriétaires de leur propre entreprise, en raison de leurs salaires souvent insuffisants pour se lancer en affaires, de la concurrence féroce des grandes entreprises, et du fait que l'obéissance qu'on exige d'eux au travail est très défavorable au développement de leur esprit d'entreprise.

Le fait que les propriétaires d'entreprises imposent souvent à leurs employés de mauvaises conditions de travail et de vie, au nom de leurs intérêts économiques, n'est donc pas une manifestation d'égoïsme individuel, mais s'avère plutôt être une forme d'égoïsme de groupe ou d'égoïsme communautaire. S'il est indéniable que les grandes entreprises, et donc leurs propriétaires et gestionnaires, se font concurrence pour vendre leurs marchandises aux consommateurs, et parfois pour attirer la main-d'œuvre qualifiée dont elles ont besoin, il n'en reste pas moins vrai que leurs intérêts et sentiments convergent pour maintenir, en tant que groupe, l'ensemble des travailleurs dans une servitude plus ou moins grande et explicite. C'est d'ailleurs l'une des conditions nécessaires pour que cette concurrence économique puisse exister sous sa forme actuelle, et jouer un rôle important dans l'organisation des sociétés occidentales contemporaines.

Voyons plus concrètement quels peuvent être les sentiments des propriétaires et des gestionnaires des grandes entreprises, même si cela peut être difficile, compte tenu du fait que, pour la plupart, nous ne fréquentons pas les mêmes milieux sociaux qu'eux, et que nous entrons seulement en contact avec les administrateurs se trouvant tout au bas de la hiérarchie. Il faut donc essayer de voir quels peuvent être les sentiments de ces personnages à partir de leurs interventions publiques, notamment pour justifier leurs décisions ou leurs politiques entrepreneuriales, et en essayant d'imaginer, par sympathie, ce que nous pourrions sentir si nous étions dans la même position de domination qu'eux. C'est d'ailleurs en faisant appel à cette capacité que nous avons analysé, dans cet essai, les sentiments de personnes appartenant à des groupes sociaux très différents

des nôtres, comme les fidèles d'une religion absolue, à une époque où elle était encore très puissante, ou la majorité blanche aux États-Unis, coupable d'esclavage ou de ségrégation raciale à l'égard des Noirs, ou encore les nazis, responsable de l'extermination de millions de Juifs. Et c'est aussi ce que nous faisons fréquemment dans la vie quotidienne, pour comprendre les sentiments des autres et le rôle qu'ils jouent dans différents milieux sociaux, auxquels nous n'avons pas toujours accès directement ; ce avec plus ou moins de succès. Il s'agit donc de nous exercer à cette analyse des sentiments en faisant appel à la sympathie et à l'imagination, afin de pouvoir la mener de manière critique, c'est-à-dire en tenant compte du fait que les sentiments de celui qui analyse interviennent dans ce processus. Sans cette prise en charge, il se peut bien que le refus de procéder ainsi, au nom de scrupules méthodologiques et d'une certaine conception de la rigueur intellectuelle, laisse en fait libre cours, dans la pensée comme dans la vie quotidienne, à des interprétations simplistes et populaires des sentiments des autres et de ses propres sentiments, qui passeront pour la vérité pure et simple, sans qu'on ait d'autres interprétations plus rigoureuses à leur opposer. Car les sentiments jouent un rôle tellement important dans nos vies et dans la compréhension que nous avons ou pensons avoir de la réalité sociale dans laquelle nous vivons, que nous ne saurions les tenir simplement à l'écart ou les mettre entre parenthèses, comme s'ils étaient des choses distinctes de nous et de nos sociétés. Et puis, si nous réussissions en grande partie à les exclure de nos explications de la réalité sociale, nous écarterions du même coup un élément fondamental de ce qu'il s'agit justement d'expliquer et de ce que nous pourrions vouloir transformer.

Considérons ce qui peut résulter du fait de grandir dans un milieu social particulièrement privilégié, et de recevoir une éducation différente de celle qu'on reçoit dans les milieux plus modestes ou même aisés, et souvent meilleure. Il n'est pas sans effet de se savoir ou de se sentir, quand l'on est encore tout jeune, destiné à être l'héritier d'une importante fortune et le propriétaire d'une grande partie des actions d'une ou de quelques grandes entreprises, à faire partie des conseils d'administration de ces entreprises, et à voir ses avoirs fructifier grâce au travail de nombreux employés, lequel permettra de transmettre à ses enfants les mêmes droits et privilèges, ou de plus grands encore. Dans ce contexte, les personnes appartenant à ce groupe social en viennent à considérer ces droits et ces privilèges comme étant simplement dans l'ordre des choses, ou des choses leur étant tout naturellement dues ; d'autant plus que ce sentiment est tout à fait conforme aux intérêts des personnes appartenant à ce groupe social, et peut certainement flatter leur vanité, en leur donnant l'impression d'appartenir à une classe à part, et même d'être des élus, de loin supérieurs au reste de leurs concitoyens ou des êtres humains, de par leur position dans la société. Ce sentiment de supériorité est renforcé par le fait que, pendant l'enfance et l'âge adulte, elles fréquentent presque exclusivement ce milieu social privilégié, constitué des membres de leur

famille et des relations de ceux-ci, et auquel elles s'identifient donc fortement. De plus, les enfants appartenant à cette élite économique vont à l'école dans des établissements privés, généralement très coûteux, où ils côtoient des enfants provenant de familles ayant une position semblables à la leur ; et où ils bénéficient d'une éducation qu'on ne se soucie guère de dispenser dans des milieux sociaux plus modestes, et qui serait difficilement envisageable dans des milieux défavorisés économiquement, socialement et culturellement. Et, une fois devenus de jeunes adultes, leurs parents ne se contentent généralement pas de les envoyer étudier dans une université quelconque, relativement accessible pour des personnes d'origines plus modestes, et donc à la réputation douteuse, mais tiennent à ce qu'ils fréquentent des universités de renom et souvent dispendieuses, quitte à les envoyer à l'étranger, où ils retrouveront des étudiants provenant principalement de milieux sociaux semblables au leur. S'il est vrai que les membres actuels de l'élite économique ne remplissent que rarement une véritable fonction culturelle, contrairement à une partie de la bourgeoisie européenne des siècles passés, on pourrait difficilement nier qu'ils ont davantage eu l'occasion d'exercer leur esprit que les personnes provenant du « peuple », que leur maîtrise du discours et de la rhétorique est généralement supérieure à la leur, et qu'ils ont des manières plus raffinées et une apparence plus soignée qu'eux, de même que plus d'assurance et d'orgueil que tous leurs concitoyens dont les parents sont des employés devant obéir à leurs employeurs, et qui ont été élevés par eux de sorte à être adaptés à la même servitude et à s'en satisfaire. Ce sentiment de supériorité – qui n'est pas simplement illusoire parce qu'il n'est pas naturel – sera renforcé par les quelques contacts, en général distants ou rapides, qu'ils auront avec des hommes du commun, par exemple des serviteurs ou des subordonnés, comme des secrétaires, des garde du corps, des chauffeurs, des jardiniers, des coiffeurs, des tailleurs, des majordomes, des maîtres d'hôtel, des sommeliers, des cuisiniers, des serveurs, des femmes de chambre, qui ont tous intérêt à faire preuve de révérence et de docilité s'ils veulent garder leurs emplois. Si bien qu'il n'est pas étonnant que les membres de cette petite élite économique en viennent à croire que tous les privilèges découlant de leur position sociale dominante leur reviennent de droit, et que les intérêts, la liberté et le bonheur des hommes du peuple qui les servent directement ou indirectement ne méritent pas d'être pris en considération, ou du moins d'être mis sur un pied d'égalité avec les leurs ; ce d'autant plus que cette croyance est parfaitement compatible avec leurs intérêts et l'image flatteuse qu'ils aiment avoir d'eux-mêmes. Car s'ils occupent les échelons supérieurs de nos sociétés, ne serait-ce pas parce qu'ils ont su faire preuve à un degré exceptionnellement élevé des qualités requises pour se démarquer de leur concurrents, c'est-à-dire la vision, l'audace, la capacité à s'investir entièrement dans ses projets, l'intelligence, la ruse, la prévoyance et l'industrie ? Car si beaucoup d'autres sont relégués aux échelons inférieurs, ne serait-ce pas parce que ces belles et grandes qualités leur font irrémédiablement défaut ? Ou, à tout le moins, les

membres de l'élite économique ont intérêt à faire comme s'ils croyaient vraiment qu'il en est ainsi, même quand les stratégies devant assurer leur domination sont explicitement réfléchies – ce qui est d'ailleurs une des conditions de leur efficacité. On conviendra que ce serait rêver d'attendre d'eux de la bienveillance à l'égard des travailleurs, tout comme ce le serait de supposer aux anciens propriétaires de plantations des États-Unis de bons sentiments à l'égard de leurs esclaves noirs.

En effet, beaucoup de travailleurs seront locataires d'un petit appartement toute leur vie ou devront s'endetter considérablement pour acheter une maison ou un logement qu'ils paieront pendant 15 ans, 20 ans ou encore plus. Ils devront aussi rembourser les prêts contractés pour obtenir un diplôme en principe utile sur le marché du travail, et ils pourront difficilement mettre de l'argent de côté pour leurs vieux jours et peut-être pour aider leurs enfants à payer leurs études. De leur côté, les propriétaires et les gestionnaires des grandes entreprises accumulent d'énormes sommes d'argent, font régulièrement l'acquisition de nouvelles entreprises ou d'une part considérable de leurs actions, ont plusieurs villas dans différents pays, se déplacent dans des voitures luxueuses et en jet privé, et vivent dans un tel luxe qu'il nous est difficile de le concevoir. Pourtant les employés travaillant dans leurs entreprises doivent régulièrement se battre pour ne pas perdre leurs emplois (sous prétexte de relocalisation dans des pays où la main-d'œuvre est à meilleur marché) ; pour obtenir des augmentations de salaire souvent très modestes et parfois même inférieures au taux d'inflation, quand on ne leur demande pas de se serrer la ceinture et d'accepter une baisse de salaire ; et pour que les quelques avantages sociaux dont certains d'entre eux bénéficient ne soient pas peu à peu abolis. Leurs employeurs poussent parfois même l'impertinence jusqu'à leur reprocher leur avidité, jusqu'à leur demander d'être raisonnables et de tenir compte de la conjoncture économique, et jusqu'à affirmer qu'ils devraient cesser de se plaindre et être plutôt contents d'avoir un emploi.

Dans le meilleur des cas – c'est-à-dire si nous sommes particulièrement charitables envers les membres de cette puissante élite économique –, nous pouvons expliquer leur indifférence aux intérêts, à la liberté et au bonheur des travailleurs en leur supposant un grand manque d'imagination les rendant inaptes à concevoir ce que peuvent être les conditions de vie concrètes de ces derniers (qui diffèrent tellement des leurs), et donc à éprouver de la sympathie pour eux, qu'ils connaissent d'ailleurs très mal. Mais ce qu'ils gagneraient alors en échappant, grâce à leur innocence, aux blâmes ayant pour objet leur égoïsme, il le perdrait en s'exposant à d'autres blâmes, qui auraient plutôt pour cible un aveuglement tenant de la bêtise ; lequel ne cesserait en rien d'être ce qu'il est simplement parce qu'il serait involontaire et pourrait être expliqué par l'influence constante du milieu social clos auquel ils appartiennent, bien au contraire.

Si par contre nous supposons aux membres de cette puissante élite économique une intelligence moindrement développée – eux-mêmes s'attribuant volontiers beaucoup plus –, il nous devient difficile de ne pas voir chez eux une malveillance active et réfléchie envers tous ceux qui ne sont pas des leurs, c'est-à-dire tous les travailleurs, avec ou sans emploi, qui constituent la très grande majorité de leurs concitoyens et des êtres humains. Cet égoïsme aurait beaucoup moins d'emprise sur les principaux concernés, et perdrait toute apparence de légitimité, à leurs yeux et à ceux des autres, s'il n'avait pas des fondements communautaires. En effet, il y a une très grande différence, pour une personne donnée, entre le fait d'être égoïste de sa propre initiative, c'est-à-dire en étant en opposition avec son milieu social et en subissant ses blâmes ; et le fait de l'être en ayant de son côté son milieu social, c'est-à-dire en répondant à ses attentes et en récoltant ses louanges. Alors que dans le premier cas l'égoïsme est reconnu pour ce qu'il est par les personnes appartenant à ce milieu, il est, dans le second cas, considéré par ces mêmes personnes, qui en bénéficient alors, comme une attitude morale bénéfique, pour elles, pour les leurs et peut-être même pour l'ensemble de la société, si elles croient, font semblant de croire, ou parviennent à se faire croire qu'elles croient, qu'il est nécessaire, pour assurer la stabilité et le bon fonctionnement de la société, que les travailleurs n'obtiennent pas plus que ce qu'ils ont déjà, et qu'elles demeurent, de leur côté, les personnages les plus puissants et les plus influents.

Imaginons qu'un membre de cette élite économique décide, pour une raison ou une autre, d'utiliser sa puissance économique et son influence sociale et politique, non pas pour que lui et les siens obtiennent des privilèges encore plus grands au détriment des travailleurs, mais pour inciter et aider les travailleurs à se battre pour obtenir des conditions de travail et de vie radicalement meilleures, et pour contraindre les politiciens à voter les lois nécessaires et à les faire appliquer. Outre le fait que cette fiction nous paraît à juste titre très invraisemblable compte tenu de la position sociale et économique de cette personne, il susciterait une forte opposition parmi cette élite, dont les membres le considéreraient comme un traître, voire un fou, et se ligueraient contre lui, pour le faire rentrer dans les rangs, pour défendre leurs intérêts communs et, corrélativement, s'assurer que la situation des travailleurs qu'ils exploitent demeure plus ou moins la même. Ce qui montre que l'égoïsme des richissimes entrepreneurs et gestionnaires n'est pas un phénomène individuel, et ne découle pas d'une survalorisation de l'individu aux dépens de de la communauté ou de la société, mais s'enracine profondément dans la communauté très exclusive à laquelle ils appartiennent.

Cependant ne nions pas qu'il arrive parfois à ces personnes ou à leurs entreprises de s'adonner à la philanthropie, en faisant des dons à des organismes de bienfaisance, ou en en fondant ; et que ce comportement n'est nullement blâmé par leurs semblables. Nous pourrions donc penser

que l'existence de cette puissante élite économique est dans une certaine mesure, et dans certaines circonstances, compatible avec des actes de générosité et d'altruisme, et peut-être même qu'elle les favorise. Ne se pourrait-il pas que les riches désirent rendre à la collectivité une partie de l'argent qu'elle leur a permis d'amasser, et aider plus particulièrement les plus démunis, par exemple en fondant des organismes soutenant financièrement les personnes atteintes d'une maladie incurable et incapables de gagner leur vie, ou nourrissant les enfants qui ne mangent pas à leur faim ? Mais remarquons que les sommes d'argent impliquées sont, comparativement à leurs richesses, relativement insignifiantes ; que leur bienfaisance consiste parfois principalement à organiser des collectes au cours desquelles on fait appel à la charité des travailleurs, dont beaucoup tirent le diable par la queue, pour venir en aide aux plus misérables qu'eux ; qu'il n'est nullement question de lutter véritablement contre les inégalités sociales et économiques, par exemple en essayant de transformer l'organisation sociale, mais plutôt d'intervenir dans quelques cas particuliers, pour atténuer les maux bien en vue qui résultent de ces inégalités ; qu'il s'agit surtout d'acquiescer, non sans hypocrisie, un certain capital moral, ou de se faire de la publicité aux dépens de ceux qu'on prétend aider ; que la charité, loin de s'opposer aux rapports de domination des riches à l'égard des pauvres, les confirment et les renforcent, en faisant dépendre les seconds de la bonne volonté des premiers, qui attendent en retour la reconnaissance de leurs débiteurs et l'admiration des autres ; et qu'on rend ainsi plus douce, et donc plus sournoise et pernicieuse, cette domination. Bref, cette prétendue générosité s'avère être un raffinement moral de l'égoïsme communautaire propre à cette élite économique.

De façon semblable, les membres de cette élite essaient parfois, maladroitement, de dissimuler leur égoïsme de groupe et de justifier les grands privilèges qu'on leur accorde ou qu'ils s'arrogent, en prétendant que c'est grâce à leurs investissements que les emplois sont créés, que les travailleurs peuvent gagner leur vie, et que nos sociétés peuvent prospérer – un peu comme des maîtres qui prétendraient faire preuve d'une grande générosité, et être très utiles socialement, parce qu'ils donnent de la nourriture, des vêtements et un logement aux domestiques ou aux esclaves qu'ils font travailler pour les servir et s'enrichir.

Si nous hésitons toujours, après cette analyse, à parler d'une communauté des riches qui dominent et exploitent les travailleurs, et donc d'une forme d'égoïsme communautaire, c'est probablement parce que nous dévalorisons à juste titre cette domination et la servitude qui en résulte, alors que nous valorisons la communauté de manière générale, pour attribuer sans discernement un même nom à des formes de communauté fort différentes, et occulter celles qui sont évidemment incompatibles avec cette forte connotation positive, ou plus précisément avec la bienveillance qui devrait, selon nous, y être nécessairement et intimement liée. Ainsi les organismes de bienfaisance sont-ils qualifiés de

« communautaires ». Autrement dit, ce qui nous semble bien est appelé communautaire, et ce qui est communautaire nous semble bien. Mais c'est là une manière trop générale et très superficielle de penser et de sentir, laquelle ne favorise nullement notre compréhension de la situation morale, sociale et politique actuelle. Bien au contraire, elle l'entrave, en générant de la confusion et de nombreuses erreurs d'observation et d'analyse.

9

Comme nous l'avons déjà remarqué au tout début de cet essai, il semble que le désir de réussite professionnelle, très répandu dans nos sociétés, favorise grandement l'égoïsme des individus, qui se retrouvent à ne pas tenir compte des intérêts et du bonheur de leurs concurrents réels ou supposés, et à sacrifier les intérêts de leurs proches et des communautés auxquelles ils appartiennent, qu'il s'agisse de leur famille ou d'une collectivité au sens plus large, comme un groupe social ou culturel dont il font partie par leur naissance, ou un milieu social dans lequel ils pourraient s'impliquer, ou encore la grande communauté des travailleurs ou des citoyens – ce qui revient à peu près au même dans le contexte actuel. Si nous tenons compte de ce qui vient d'être dit de l'égoïsme de groupe de la puissante élite économique qui possède et gère les grandes entreprises employant de nombreux travailleurs, il semble en effet que les arrivistes, qui travaillent à l'avancement de leurs intérêts en servant ceux de cette élite, se détachent et s'isolent des communautés auxquelles ils appartiennent, et dont les intérêts sont incompatibles avec les leurs comme avec ceux de cette élite, et ce plus particulièrement si nous parlons de la communauté des travailleurs. En d'autres termes, l'égoïsme de groupe des propriétaires et des gestionnaires des grandes entreprises provoquerait chez ces travailleurs ambitieux un égoïsme individuel bien entendu défavorable au bien de la communauté des travailleurs, ou à celui de la société, ou du moins de sa plus grande partie.

S'il n'est certainement pas question de nier que les liens ou les sentiments unissant les personnes à des communautés traditionnelles et reconnues comme la famille, ou de manière plus générale à la société, tendent à s'affaiblir chez les carriéristes, nous allons toutefois vite en affaires quand nous concluons, sans analyse ou presque, qu'ils deviennent davantage des individus, et que ce qu'il y a de blâmable ou d'égoïste dans leur manière d'agir s'explique essentiellement par leur individualisme. Car il se pourrait bien qu'au lieu de s'individualiser davantage par le temps et l'énergie qu'ils consacrent à leur réussite professionnelle, ils se retrouvent à faire partie d'une autre communauté, à savoir les entreprises pour lesquelles ils travaillent, et qui exigent d'eux un engagement considérable, leur donnent une position et des fonctions bien précises en leur sein, règlent grandement leurs rapports avec leurs collègues qui doivent former

avec eux une grande équipe, attendent d'eux qu'ils adhèrent à des valeurs et à une idéologie qu'on nomme « philosophie d'entreprise » ou « éthique professionnelle », et organisent le plus gros de leur vie en fonction du travail qu'il y a à faire, aussi bien à court terme (la semaine de travail suivi de la fin de semaine), à moyen terme (l'année de travail, avec quelques semaines de vacances) et à long terme (d'abord des études devant mener à l'obtention d'un diplôme reconnu sur le marché du travail, puis une vie de labeur, suivie d'une retraite idéalement confortable). Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la lutte et les efforts constants pour gravir les échelons dans les entreprises et obtenir les meilleures positions dans ces communautés accaparent grandement les individus ; forment chez eux des attitudes et des sentiments fortement incompatibles avec leur implication active dans leur famille, dans leur milieu social et dans la société ; et donc qu'ils les en détournent grandement.

Essayons de nous mettre dans la peau de ce personnage, bien que cela puisse être encore une fois difficile, en raison de l'antipathie, et même de l'aversion, que beaucoup d'entre nous éprouvent pour lui, et de nos efforts constants pour nous distinguer de lui et ne pas devenir ce qu'il est, malgré les pressions qu'exercent sur nous quotidiennement les milieux de travail auxquels nous appartenons, tout comme lui.

Il arrive souvent qu'on représente ce personnage comme un individu dynamique, de manière générale et plus particulièrement à propos de son travail. On entend par là quelqu'un qui sait prendre l'initiative dans son travail, au lieu d'exécuter passivement les tâches qu'on lui confie ; qui innove et aime relever des défis, en inventant des moyens de mieux organiser le travail, de le rendre plus efficace et de surmonter des obstacles ; qui sait occuper une place importante dans une équipe de travail, et faire preuve de leadership, pour éventuellement assumer une position d'autorité ; et qui considère son travail non seulement comme une manière de gagner sa vie, mais aussi comme une occasion de se développer et de s'accomplir comme personne. C'est ainsi que les employeurs peignent ce travailleur destiné à réussir sur le marché du travail, que ce soit dans les offres d'emploi ou dans les discours moralisateurs qu'ils adressent à leurs employés ; et c'est souvent ainsi que les travailleurs ambitieux parlent d'eux-mêmes et se conçoivent eux-mêmes.

En réalité, la liberté qu'on laisse aux employés dans leur travail est souvent très réduite, et cela vaut aussi pour les carriéristes. Quand leurs supérieurs leur demandent d'être dynamiques, on entend surtout par là le fait de faire de bon gré et de leur propre initiative ce qu'on leur demande de faire ou ce que l'on attend d'eux ; un peu comme les prêtres préfèrent que leurs ouailles fassent volontairement, sans y être contraints quotidiennement, ce que l'Église catholique leur dicte. Et il pourrait difficilement en être autrement, dans les deux cas. En effet, de la même manière que l'Église, en tant que communauté des croyants, est fortement

organisée et hiérarchisée, les entreprises – à plus forte raison si elles sont grandes – sont le lieu d'une forte division du travail. En gros, les gestionnaires se trouvant au sommet de la pyramide décident des objectifs à atteindre et des grandes orientations à prendre pour y arriver ; les gestionnaires leur étant subordonnés sont chargés d'appliquer ces décisions, d'organiser, de diviser et de coordonner le travail entre les différentes équipes de travail et, à l'intérieur d'elles, entre les employés, et de surveiller ces derniers ; lesquels doivent pour leur part exécuter les tâches qu'on leur a confiées en suivant les procédures et en respectant les normes en vigueur dans l'entreprise, afin que ce qu'ils font et leur manière de faire n'entrent pas en conflit avec ce que font leurs collègues, qu'ils soient membres de la même équipe de travail ou non. Laissons en suspens la question de savoir si c'est là une manière efficace d'organiser le travail, et si les gestionnaires sont suffisamment habiles pour atteindre ainsi les objectifs qu'ils se fixent ou qu'on fixe pour eux. Indépendamment de ce qui en est sur ce point, de manière générale ou dans chaque entreprise, on peut se faire une assez bonne idée du peu d'importance qu'on accorde au dynamisme des employés, compris au sens fort du terme. Car s'ils essayaient vraiment de prendre en charge leur travail, il serait beaucoup moins facile pour les gestionnaires de les soumettre aux objectifs qu'ils ont fixés, de les faire travailler en fonction de procédures qu'ils ont élaborées, et de coordonner le travail de chacun, afin que ce qu'un tel fait s'harmonise avec ce que les autres font, comme les rouages d'une machine bien conçue et bien construite. Ou – encore pire ! – , si les travailleurs étaient assez dynamiques pour convenir eux-mêmes d'une organisation efficace du travail et la mettre en pratique, beaucoup de gestionnaires, petits ou grands, deviendraient inutiles ; sans compter que – les moyens et les fins étant intimement liés, et les premiers n'étant pas simplement subordonnés aux secondes – il est probable que ces travailleurs, qui auraient acquis une grande autonomie quant à leur manière de travailler, seraient certainement disposés à remettre en question les fins qu'on voudrait fixer de l'extérieur à leur travail, au lieu d'obéir docilement.

Dans ce contexte, le dynamisme du carriériste, qui essaie de gravir les échelons et parfois y réussit, a probablement très peu à voir avec celui d'un travailleur autonome (compris dans un sens plus large que la définition très limitative de la loi) ; à supposer que ce ne soit pas un abus de langage d'employer ce terme dans ce cas. Effectivement, s'il ne veut pas être accusé d'insubordination et considéré comme un fauteur de troubles, par ses supérieurs et parfois même par ses collègues, il est important qu'il s'adapte aux normes en vigueur dans l'entreprise, et qu'il s'y conforme avec plus d'application ou de zèle que les autres, idéalement de manière ostentatoire, pour se faire remarquer et se démarquer. S'il est vrai que cette activité peut être à l'origine d'une grande dépense d'énergie, elle implique aussi une grande passivité, dans la mesure où l'employé se soumet ainsi davantage à ses supérieurs comme à la communauté que constitue l'entreprise. Il est évident que les gestionnaires des entreprises

ne choisiront pas, pour occuper une position d'autorité (même mineure), une personne qui résiste à l'ordre qu'on essaie de lui imposer, et qui voudrait qu'on réorganise le travail d'une manière qui pourrait lui être avantageuse ou, encore pire, qui voudrait que ses collègues et lui aient beaucoup plus de liberté dans l'exercice de leurs fonctions. Bien au contraire, ils favoriseront plutôt quelqu'un qui se conforme aux principes organisationnels en vigueur dans l'entreprise, qu'il adhère vraiment à eux, ou qu'il fasse semblant d'y adhérer, puisque cela est avantageux pour lui. Dans les deux cas, les gestionnaires savent qu'ils pourront compter sur ce travailleur, dans lequel se mélangent servilité et ambition, pour suivre les indications qu'ils lui donneront et les appliquer à ses subordonnés ; et qu'il ne profitera surtout pas de sa position pour transformer la situation de sa propre initiative. N'a-t-il pas montré à quel point il est maniable ou façonnable ? N'est-il pas prêt à faire beaucoup de choses, et même à ramper devant ses supérieurs, pour obtenir une promotion et un meilleur salaire ? Puis sa position dans l'entreprise et le rôle qu'il y joue ne font-ils pas de lui quelqu'un de relativement important, ce qui changerait certainement s'il défiait ses maîtres, notamment en donnant plus de liberté à ses subordonnés qu'il n'y est autorisé ? Cela ne flatte-t-il pas sa vanité ? La préférence pour lui de ceux auxquels il est inféodé n'est-elle pas un signe de réussite professionnelle, reconnu socialement, et par beaucoup de travailleurs, même ses subordonnés qui subissent sont autorité, et qui le détestent et l'envient ? Par conséquent, n'est-il pas porté à s'identifier à sa position privilégiée dans l'entreprise, et à la volonté de ses supérieurs, dont il se fait l'exécuteur ? Ne peut-il pas amplement se dédommager de sa subordination à ses supérieurs, ainsi que des comptes qu'il a régulièrement à leur rendre, en exerçant sur ses subordonnés l'autorité qu'ils lui ont conférée ? Ce privilège ne lui importe-t-il pas beaucoup plus qu'une liberté qu'il a de la peine à concevoir et dont il ne saurait vraisemblablement pas quoi faire ? Car, sans lui, que serait-il, sinon un simple employé ?

Certes, il est indéniable que le travailleur ambitieux rompt le rapport de solidarité avec ses collègues, et qu'il se distingue d'eux, quand il décroche un poste de cadre et commence à exercer sur eux son autorité. Mais, encore une fois, il ne s'individualise pas pour si peu. Il devient plutôt une autre sorte d'engrenage dans la grande machine qu'est l'entreprise, de la même manière qu'un soldat promu caporal puis sergent doit maintenir la discipline et faire exécuter les ordres de ses supérieurs par les soldats de son peloton, ou qu'un valet promu majordome doit en faire autant avec les domestiques. Et gare à eux s'ils n'y parviennent pas, s'ils déplaisent à leurs supérieurs ou à leurs maîtres, ou s'ils ne les flattent pas suffisamment ! C'est leur avancement et leur position dans l'armée, dans telle maison ou dans telle entreprise qui sont alors menacés.

Par conséquent, si nous avons bien raison d'attribuer au travailleur ambitieux des sentiments égoïstes ou malveillants, son égoïsme peut difficilement s'expliquer par une valorisation excessive de son

individualité, et vraisemblablement il s'agit d'une forme d'égoïsme de groupe, mais dans un sens quelque peu différent des cas que nous avons examinés jusqu'à présent. En essayant servilement de se mettre en valeur et de discréditer ses collègues pour faire bonne impression et obtenir une promotion, en exerçant ensuite sur eux son autorité pour faire exécuter les ordres de ses supérieurs, en sacrifiant ainsi leurs intérêts professionnels aux siens, il n'affirme nullement son individualité, mais il la nie plutôt. Les travailleurs ambitieux étant en concurrence avec d'autres employés de la même espèce, ils paient chèrement les positions d'autorité qu'ils essaient d'obtenir. En effet, leur attitude et leur comportement provoquent un effet en chaîne : il résulte de la servilité des uns que les autres doivent en faire autant, sinon plus, pour rester dans la course et ne pas être écartés, et ainsi de suite. Car dans les entreprises, comprises en tant que communautés, on accorde en fait bien peu de valeur aux individus, et on n'hésite pas à les remplacer par d'autres prétendument plus dynamiques, quand ils ne s'agitent pas suffisamment pour se démarquer des autres, en s'identifiant encore plus à la position qu'ils occupent dans l'entreprise, et en innovant seulement dans les manières de plaire à leurs supérieurs et d'augmenter l'efficacité du travail de leurs subordonnés, ou du moins d'en donner l'impression. Et c'est justement parce que ces arrivistes se soumettent à la volonté des têtes dirigeantes et aux normes et objectifs de l'entreprise, qu'ils s'intègrent ainsi à cette communauté, et qu'ils ont donc en commun avec leurs subordonnés, leurs collègues et leurs supérieurs immédiats (qui constituent avec eux le groupe d'employés auquel ils appartiennent) des sentiments et des attitudes serviles, que leur malveillance acquiert un air de légitimité et qu'on la supporte docilement, si ce n'est qu'en leur rendant la pareille et en adoptant à leur égard une malveillance semblable.

Notons aussi que les privilèges de ces petits gestionnaires ne sont pas individuels, mais sont ceux d'un groupe particulier de serviteurs auquel ils appartiennent et s'identifient avec une certaine fierté, et dont on utilise l'ambition pour assujettir les autres employés aux fins de l'entreprise et de ses propriétaires. Et si ces droits peuvent certes rendre plus supportable leur servitude, celle-ci n'en est pas moins véritable et n'en est que plus insidieuse. On peut comprendre alors qu'en tant que sous-groupe d'employés, ils tiennent à ces petits privilèges qui donnent sa raison d'être à leur position, et à ce qu'ils font et sont. Et on les leur accorde volontiers, comme on a besoin de ces auxiliaires pour assujettir les simples employés et assurer la cohésion et le fonctionnement des entreprises, telles qu'elles existent actuellement. Il semble effectivement que ces employés privilégiés excellent dans cet art, un peu comme les eunuques, auxquels on donnait une certaine autorité, savaient se faire obéir des femmes d'un sérail et y maintenir l'ordre, et avaient grand intérêt à savoir le faire.

Ainsi les travailleurs ambitieux sacrifient, dans leur milieu de travail, le peu d'individualité qu'ils peuvent avoir à leurs intérêts professionnels (compris au sens étroit du terme), et leurs maîtres les récompensent pour

ce sacrifice, entre autres en leur donnant un meilleur salaire et une certaine reconnaissance sociale. À cela s'ajoute le fait que l'exercice de leurs fonctions et les dispositions que cela développe chez eux les détournent d'activités sociales, culturelles et intellectuelles favorables au développement de leur individualité et de leurs capacités individuelles. Bref, ils tendent alors à n'être rien d'autre que de petits chefs, contents de leur sort, c'est-à-dire de ce qu'ils sont et du confort relatif dans lequel ils vivent. Et si on entend malgré tout dire que la réussite professionnelle est une manière d'affirmer son individualité et de s'accomplir, il faut y voir une ruse dont la fonction est de tromper le carriériste, qui ne demande d'ailleurs pas mieux que de pouvoir se tromper lui-même, pour pouvoir mieux ramper devant ses supérieurs et en imposer à ses subordonnés.

10

Compte tenu de ce qui a été dit jusqu'à maintenant de l'organisation des milieux de travail et de la manière dont l'autorité y est exercée, on peut difficilement soupçonner tous les employés qui ne sont pas particulièrement ambitieux d'avoir une individualité très affirmée, et d'être des égoïstes notoires, lesquels accorderaient une importance excessive à leurs désirs, au détriment de ceux des autres. Au contraire, ils semblent être les victimes de l'égoïsme de groupe des propriétaires et des petits et grands gestionnaires des entreprises pour lesquelles ils travaillent. Mais le seul fait qu'ils reçoivent un salaire en échange de leur labeur, et qu'ils achètent des biens de consommation avec celui-ci, est plus que suffisant pour justifier une telle accusation aux yeux des moralistes, qui d'ailleurs sont très souvent des travailleurs salariés comme les autres.

En fait, on envisage alors seulement un aspect de la situation des employés sans grandes ambitions, qui souvent – ne le nions pas – ne cherchent rien d'autre que la simple conservation de leur gagne-pain et le confort plus ou moins grand qu'il leur procure. Laissons pour l'instant de côté la question de savoir si cet attachement au confort et l'achat de biens de consommation sont bel et bien une manifestation d'égoïsme individuel, susceptible d'avoir les conséquences morales et sociales qu'on suppose. Car même s'il en était ainsi, il serait important de prendre en considération le sacrifice que les employés font d'une grande partie de leur vie aux intérêts de leurs employeurs, et aussi aux désirs assez bornés qu'ils cherchent à satisfaire quand ils cessent temporairement d'être des travailleurs pour devenir des consommateurs de biens matériels ou de divertissements. N'est-il pas vrai que si leur activité de travailleurs trouvent sa principale justification dans le fait qu'elle leur permet de gagner leur vie et de se procurer des biens et des amusements, elle doit souvent n'avoir presque aucune valeur en elle-même, puisqu'elle tire le plus gros de son sens de cette fin bien distincte d'elle ? Et n'en est-il pas

d'autant plus ainsi que les employés ne doivent pas seulement accomplir des tâches pour servir principalement les intérêts de leurs employeurs et supérieurs, mais doivent aussi le faire dans un cadre particulièrement contraignant, et d'une manière laissant très peu de place à leur initiative et à leur liberté ? Alors comment raisonnablement voir dans les milieux de travail un lieu où séviraient la survalorisation de l'individu et l'égoïsme qui en découlerait ? Compte tenu de la passivité et de la soumission qu'on attend de la majorité des travailleurs, et des nombreuses règles qu'on leur impose, et dont plusieurs n'ont pas tant pour fonction d'accroître l'efficacité que de faire sentir en permanence l'autorité des supérieurs, les travailleurs – surtout s'ils occupent les échelons inférieurs de la hiérarchie – ne doivent-ils pas renoncer quotidiennement à eux-mêmes, contrairement à ce qu'on leur reproche souvent, et à ce qu'ils se reprochent même les uns les autres ? En fait, s'il faut reprocher quelque chose à tous ces travailleurs laborieux, c'est de ne pas accorder suffisamment d'importance à l'ensemble de leurs intérêts et de leurs désirs, et de se tromper eux-mêmes en se souciant principalement de ceux d'entre eux qui sont les plus rudimentaires.

Seulement, il serait sans doute naïf de supposer que quelqu'un qui ne se soucie pas suffisamment et intelligemment de sa propre personne, ou encore de ses intérêts et désirs individuels, ne peut pas être malveillant à l'égard des autres, ou indifférent à l'égard des intérêts et des désirs des autres. Par exemple, les membres d'une secte fanatique qui tentent d'anéantir leurs désirs à force de privations et de mauvais traitements peuvent très bien vouloir imposer les mêmes traitements à ceux des leurs qui voudraient vivre autrement ; et peu importe s'ils croient sincèrement vouloir leur bien ainsi, puisque, comme on dit, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

De manière semblable, les employés d'une entreprise leur laissant peu de liberté, et multipliant les contraintes utiles et inutiles, peuvent très bien refuser leur aide ou leur soutien à l'un des leurs qui n'accepterait pas comme eux son sort, et qui déciderait de réclamer ou de prendre certaines des libertés qu'on lui refuse. Et peut-être iraient-ils jusqu'à se montrer malveillants à son égard. En effet, il suffit qu'il demande de travailler seulement quatre jours par semaine, qu'il prenne régulièrement des congés, qu'il ne se présente pas au travail quand il est indisposé ou quand il a mieux à faire, qu'il ne suive pas les procédures ou les normes en vigueur dans l'entreprise, pour que plusieurs de ses collègues – qui sont ou veulent passer pour des travailleurs assidus et consciencieux – le surveillent, exercent des pressions sur lui, et éventuellement le dénoncent à leurs supérieurs, pour que les choses rentrent dans l'ordre. Car chacun d'entre eux en vient alors à se dire : « Si je dois supporter quotidiennement toutes ces contraintes, de quel droit X. essaie-t-il de s'y soustraire ! » Et il semble donc que le peu de cas que ces individus font de leur propre bien explique le peu de cas qu'ils font aussi du bien des autres, dans ce cas-ci de l'un de leurs collègues. En d'autres termes, la

satisfaction qu'ils éprouvent quand celui qui tente d'échapper au même sort qu'eux n'y parvient pas, vaut plus à leurs yeux que la liberté et le bonheur de ce dernier. Et c'est ce petit plaisir mesquin des individus atrophiés qui est vraisemblablement à l'origine de cette malveillance ou de cet égoïsme, qui consiste à affirmer leur petit « moi » en empêchant les autres d'être plus libres qu'eux, ce en les chargeant des mêmes chaînes qu'eux.

En réalité, tous ces petits « moi » n'ont pas la force de s'affirmer individuellement, et quand ils disent « je », leurs discours supposent généralement l'appui d'un « nous » qui est constitué de « je » semblables au leur et dont ils se font tacitement les porte-parole. Ainsi quand ils disent « je », il faut comprendre « nous », quand il ne leur arrive pas de dire eux-mêmes « nous » ou « nous tous » ; ce qui réfère à l'ensemble des collègues qui, solidaires dans leur servitude, supportent cette dernière d'autant plus patiemment, et s'en consolent même, qu'elle est plus commune ou répandue, et qu'il très difficile d'y échapper, voire pratiquement impossible à leurs yeux. Par conséquent, gare à celui qui entend se soustraire à ces liens de solidarité devant unir les employés d'une même entreprise, et, ce faisant, qui rendra les contraintes imposées plus pénibles et donc plus difficiles à supporter !

Ainsi il n'est pas rare que les employés, surtout s'ils travaillent depuis plusieurs années au même endroit, se font les défenseurs des normes et des procédures que leurs supérieurs leur ont imposées, quand ce ne sont pas certains de leurs collègues plus anciens qui l'ont fait, ou quand ils n'ont pas eux-mêmes participé à leur élaboration. Les nouveaux employés, qu'il faut former ou formater, sont tout particulièrement l'objet de leur attention pointilleuse. Par exemple, ils prendront plaisir à exiger d'eux qu'ils coupent d'une manière bien précise les ingrédients d'un sandwich, qu'ils les pèsent soigneusement pour que le client n'ait pas 10 grammes de poulet en trop et 10 grammes de poivron en moins, et qu'ils les disposent dans un ordre immuable sur le pain, en répétant mécaniquement les mêmes mouvements à chaque fois : d'abord la mayonnaise, ensuite la salade, le poivron, les olives et le fromage, et enfin le poulet. Et peu leur importe s'ils resserrent ainsi non seulement les chaînes de leurs collègues, mais aussi les leurs.

Ou, si un travailleur, qui a terminé ce qu'il avait à faire ou qui a pris de l'avance dans son travail, prend des pauses plus longues que ce qui est autorisé, s'absente à quelques reprises de son poste de travail pour se dégourdir, cesse simplement de travailler, ou en profite pour lire les journaux ou un livre, ou pour écrire des courriels personnels, il arrive souvent que certains de ses collègues le surveillent alors, lui font remarquer qu'il n'est pas payé pour ne rien faire, lui demandent de réaliser une partie du travail qui leur a été confié, se plaignent de sa paresse à leurs collègues et à leurs supérieurs, et vont parfois jusqu'à demander à ces derniers qu'on le réprimande, qu'on lui trouve quelque

chose à faire (même si ce n'est pas vraiment utile) jusqu'à ce qu'il retourne à ses tâches habituelles, ou qu'on lui confie de nouvelles tâches, puisqu'il pourrait en faire davantage. Loin d'être individualiste, cette malveillance envers celui qui n'est pas débordé de travail, de la part de ses collègues qui ne sont pas dans cette situation à un moment donné ou qui veulent le cacher (après tout, ils trouvent bien le temps de le surveiller), tire son apparence de légitimité des attitudes serviles qu'on inculque à l'ensemble des employés dans les entreprises, et contribue à réduire considérablement la liberté des individus grâce aux pressions qu'exerce sur lui le groupe d'employés auquel ils appartiennent ou ceux qui s'en font les porte-parole. Si bien qu'ils se retrouvent à intégrer encore plus fortement ces attitudes, et aussi à s'intégrer encore plus à l'entreprise – que ce soit en exerçant de telles pressions sur leurs pairs ou en les subissant –, à ne devoir rien faire d'autre que ce qu'on veut qu'ils fassent dans les entreprises, et donc à n'être rien d'autre, aussi longtemps qu'ils sont au travail, que des employés dociles devant s'identifier entièrement à leurs fonctions et au groupe auquel ils appartiennent.

Ou encore, dans le cas d'enseignants en philosophie, dont on croit qu'ils bénéficient de beaucoup plus de liberté dans leur travail, on leur demande, surtout s'ils sont en début de carrière, d'utiliser tel ou tel manuel, de choisir parmi les œuvres mises à l'étude pour un cours donné, de les aborder en traitant des grandes problématiques ou des grands thèmes convenus, d'évaluer leurs étudiants en gros de la même manière que leurs collègues plus anciens et enracinés dans le département, et de donner des heures de disponibilités fixes en dehors de leurs cours, pour répondre aux questions des étudiants ou pour participer à diverses activités pédagogiques ou administratives. Certes ces obligations ne prennent pas toujours une forme aussi explicite que des politiques départementales adoptées en assemblée par les professeurs, sous prétexte de se conformer aux objectifs de l'institution d'enseignement et aux devis de cours. Mais elles peuvent aussi bien se manifester sous la forme de pressions morales et sociales capables d'empoisonner l'existence des dissidents et de leur enlever le plaisir qu'ils prennent à l'exercice de leur profession, qui pour eux doit être aussi libre que possible. Les partisans de ce genre de contraintes leur reprocheront alors leur insubordination, leur manque de respect pour les décisions prises démocratiquement par leurs collègues ou pour ce qui fait simplement consensus parmi eux, leur refus de s'intégrer à la belle équipe qu'est le département de philosophie, et donc en gros d'être de méchants individualistes, qui n'en font qu'à leur tête ; tout cela au nom d'un égoïsme de groupe qu'on ne reconnaît pas pour ce qu'il est. Et il importe bien peu qu'on prive ces individus d'une grande partie de leur autonomie intellectuelle, et qu'on les empêche du même coup de développer celles de leurs étudiants, puisqu'on ne la désire que très rarement, puisqu'on ne comprend pas que d'autres puissent la désirer vraiment, puisqu'on trouve (malgré toutes les belles paroles qu'on répète à ce sujet) suspect et blâmable ce désir foncièrement individualiste,

puisqu'on croit qu'il doit nécessairement résulter de bons effets de l'esprit communautaire, quel qu'il soit. Car ce dernier ne serait-il pas par définition une bonne chose ?

Dans ces trois cas, les employés retirent une certaine satisfaction à s'approprier, en tant que membres d'un groupe, l'autorité de leurs supérieurs pour pouvoir l'exercer eux-mêmes sur les leurs, ou à se donner les uns sur les autres une autorité semblable à celles des gestionnaires qui sont chargés de les diriger. Et parmi eux, nombreux sont ceux qui tiennent beaucoup moins à leur propre liberté qu'à l'exercice d'un tel pouvoir sur leurs pairs, lequel est favorisé par les entreprises pour lesquelles ils travaillent, par sa compatibilité avec le pouvoir que les paliers hiérarchiques supérieurs ont sur les inférieurs, et par la plus grande intégration et valorisation des attitudes serviles attendues des travailleurs. C'est certes une manière commode pour eux de se faire valoir à leurs propres yeux, de même qu'à ceux de leurs collègues et de leurs supérieurs, que de défendre la morale de valet qu'on leur inculque dans les entreprises, et ainsi d'exprimer ouvertement leur sentiment d'appartenance à ces communautés et leur désir de se maintenir mutuellement, eux et leurs collègues, dans cet état commun de soumission, sous prétexte de solidarité.

Néanmoins, une autre forme de solidarité – nullement servile et très bénéfique pour les individus et la société – peut certainement unir les employés d'une même entreprise ; et elle implique une valorisation suffisamment forte des libertés individuelles (les leurs comme celles des autres) pour les pousser à s'associer dans le but de résister au pouvoir des employeurs et des exécuteurs de leurs volontés, et de gagner par cette lutte un accroissement de ces libertés. Dans tous les autres cas, c'est-à-dire quand ces libertés ne sont pas valorisées, la solidarité entre travailleurs est ce par quoi on les contraint à jouer le rôle qu'on leur impose dans les entreprises, et ce par quoi leur servitude devient encore plus grande. Et alors cette solidarité ne fait que servir les intérêts du groupe social qui les domine, et qui est constitué des gestionnaires et des propriétaires des entreprises ; intérêts non seulement économiques, mais aussi sociaux, en ce que ce n'est pas un petit plaisir, pour eux, de s'enorgueillir de leur position de supériorité sociale et de la domination qu'elle autorise.

Il va sans dire que cette servitude généralisée des employés, avec l'égoïsme de groupe qu'elle implique, peut avoir d'autres effets nuisibles, à la fois pour les individus et la société, que ceux qu'on peut observer directement dans les entreprises et le travail salarié. En effet, les attitudes qui s'y développent sont susceptibles d'affecter d'autres milieux sociaux et d'autres activités jouant en principe un rôle important dans nos sociétés en principe démocratiques, comme les arts, les sciences, l'éducation, les relations sociales et la participation à la politique.

Jusqu'ici nous nous sommes intéressés seulement aux communautés que les travailleurs forment à petite échelle et qui sont les plus apparentes, c'est-à-dire à l'intérieur d'une entreprise donnée. Mais ils forment aussi une communauté beaucoup plus large, celle de l'ensemble des travailleurs vivant dans une société, avec laquelle elle tend d'ailleurs à se confondre, puisque presque tous sont dans l'obligation de consacrer une grande partie de leur vie au travail salarié, ne serait-ce que pour subsister. Il est vrai qu'une telle communauté est bien loin d'être uniforme, compte tenu des sous-groupes de travailleurs et des différentes sortes de travail, et que ses liens ne sont pas aussi resserrés que ceux d'une communauté plus petite. On pourrait donc se demander si ce n'est pas un abus de langage de parler ici d'une communauté. Remarquons toutefois que même les communautés plus petites, comme celles que forment les employés d'une même entreprise, sont bien loin d'être uniformes, et que les liens qui unissent ces personnes ne sont pas, eux non plus, aussi manifestes que ceux qui unissaient les membres d'une famille il y a quelques générations, ou les fidèles d'une religion bien vivante, c'est-à-dire dont les dogmes et les pratiques font l'objet d'une obligation et sont reconnus comme tels. Effectivement, les employés d'une entreprise peuvent avoir des fonctions très différentes, occuper diverses positions hiérarchiques, former des sous-groupes, et du même coup avoir des attitudes et des rapports multiples et complexes en fonction de leur situation et de celle de leur collègues. Et on peut en dire autant, sur ce point précis, des communautés qu'on reconnaît habituellement comme telles, et qui ne sont jamais simplement simples, comme les chrétiens, les musulmans ou les membres d'une secte plus petite et plus récente, ou comme les Québécois qui descendent des colons français, ou encore comme les membres d'une famille élargie et composée de trois ou quatre générations. Ensuite, on aurait tort de conclure que les liens qui unissent une communauté très étendue sont nécessairement moins forts et contraignants, seulement parce qu'ils ne sont pas aussi visibles que ceux qui organisent une communauté dont les limites sont plus étroites ou du moins plus faciles à identifier. S'il peut être vrai que les Québécois francophones se sentent d'autant plus appartenir à la communauté de tous ceux qui ont des origines semblables aux leurs, qu'ils désirent se distinguer des Québécois anglophones et allophones, et inversement ; si on peut en dire autant de l'appartenance à une famille, qui exclut l'appartenance à d'autres familles, et de l'appartenance à un groupe religieux dogmatique, qui exclut l'appartenance à d'autres groupes de la même espèce ; il est toutefois aussi important de remarquer que ces rapports d'exclusion, qui rendent encore plus manifestes les valeurs, les attitudes et les comportements propres à chaque groupe, de même que leur caractère relatif et limité, rendent plus visibles leurs défauts et les inconvénients qui découlent d'eux, et peuvent donc disposer à leur critique aussi bien ceux qui les ont adoptés que ceux qui en ont adopté d'autres, concurrents. Bien au contraire, une

communauté aussi étendue que celle de l'ensemble des travailleurs d'une même société pourrait très bien passer inaperçue, et ne pas être reconnue pour ce qu'elle est : ses membres, tellement nombreux, n'auraient le plus souvent même pas explicitement conscience d'appartenir à cette grande communauté, d'autant plus puissante dans ses manifestations concrètes que celles-ci échappent au regard et agissent sur eux sournoisement, faute de pouvoir être comparées aux manifestations concrètes d'une communauté concurrente reconnue pour ce qu'elle est, et dont les membres n'appartiennent pas à la grande communauté des travailleurs et s'opposent explicitement à celle-ci. Dans la situation actuelle, presque tous les membres des groupes sociaux reconnus – qu'ils soient religieux, culturels, familiaux, sexuels, générationnels – appartiennent à leur insu à cette vaste communauté des travailleurs pendant la plus grande partie de leur vie adulte, sans compter qu'on les élève, pendant leur enfance et leur adolescence, de manière à ce qu'ils satisfassent les exigences de cette communauté, qui en viendront à passer simplement pour des évidences universelles, c'est-à-dire pour ce qu'il est naturellement moral, juste et raisonnable de penser et de faire.

Voyons ce qui peut donner forme à cette grande communauté des travailleurs. Comme nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises, la place importante qu'occupe le travail salarié dans nos sociétés a des effets généralisés sur la vie des individus qui la constituent. Et de ce fait un nombre limité de possibilités de vie y est autorisé, en raison de leur compatibilité avec ce cadre social contraignant et la morale bornée qui lui donne une grande partie de sa force. Il en résulte un mode de vie fortement uniforme et largement partagé, qui est grandement réglé ou prédéterminé, à long terme et dans le détail. En effet, la vie du travailleur salarié – qui est actuellement la position sociale la plus universellement partagée – suit en gros le schéma suivant, avec évidemment quelques variantes, selon s'il a fait des études permettant ou non de faire sa place sur le marché du travail, selon le salaire qu'il gagne et les avantages sociaux dont il bénéficie ou non. Il commence d'abord, pendant son enfance et son adolescence, par acquérir les compétences et les connaissances de base qui pourront le rendre utile à ses futurs employeurs, comme le fait de savoir lire, écrire et compter, qui tire le plus gros de sa valeur non pas du fait que cela favorise son développement intellectuel, mais du fait qu'un patron aura éventuellement besoin de quelqu'un pour prendre en charge sa correspondance ou pour faire le suivi de ses factures. Ensuite il arrivera parfois que ce futur travailleur poursuive ses études après la scolarité obligatoire, généralement pour acquérir des connaissances et des compétences spécialisées, qui lui permettront d'exercer une profession mieux rémunérée et plus prestigieuse, en répondant à des besoins plus particuliers des entreprises. Une fois que ce travailleur intègre ce qu'on appelle le marché du travail, il doit demeurer à la disposition de son employeur ou, plus concrètement, de ses supérieurs, en passant 35 ou 40 heures par semaine au travail (sans

compter le temps de déplacement pour s'y rendre et en revenir tous les jours), et pendant tout ce temps se soumettre bon gré mal gré à leurs ordres, respecter les standards de l'entreprise, et servir les intérêts de ceux qui lui offrent un salaire plus ou moins substantiel en guise de récompense. Cette période de sa vie s'étend normalement de sa jeunesse jusqu'à un stade plus ou moins avancé de vieillesse. Durant cette longue période, qui constitue la majeure partie de sa vie, même ses temps libres sont grandement subordonnés au travail, que ce soit après chaque journée de travail ou pendant les fins de semaine et ses vacances : ils ont pour principale fonction de lui permettre de refaire ses forces et de se divertir, pour retourner au travail par la suite. Si ses économies et les régimes de retraite dont il bénéficie sont suffisants, vient enfin le jour où il peut prendre sa retraite et arrêter de travailler, et goûter un repos et une liberté bien mérités, ce dans la mesure où il n'a pas gâté sa santé en se surmenant, et où il a des intérêts non professionnels assez puissants pour que ce qui est en principe une récompense ne s'avère pas être pour lui une espèce de mort intellectuelle, émotionnelle et même physique.

Ce parcours de vie normal, tracé d'avance dans ses grandes lignes, est sans doute ce qu'il y a de plus commun dans nos sociétés laborieuses. Et nous pouvons affirmer, sans grand risque de nous tromper, que tous ceux à qui on impose ce programme de vie, qui se l'imposent à eux-mêmes, et qui l'imposent aussi aux autres, sont unis par des sentiments semblables, et constituent bel et bien une grande communauté des travailleurs salariés. Mais il reste encore à voir plus exactement quels sont ces sentiments et leurs effets, et à quelles formes d'égoïsme de groupe ils peuvent donner naissance.

Pour ce faire, nous examinerons les blâmes très fréquents que les travailleurs adressent aux leurs ou à ceux qu'ils ne considèrent pas – à tort ou à raison – comme les leurs, en s'appuyant sur l'autorité du groupe qu'ils constituent et sur les standards de vie et la morale du travailleur qui y sont en vigueur ; et nous nous demanderons dans quelle mesure la malveillance envers ceux qu'ils considèrent ou non comme leurs semblables y intervient, notamment pour réduire leurs libertés et leur imposer une plus grande servitude, qui devrait être le lot de tous ou presque.

Tout d'abord, il arrive souvent que les travailleurs qui gagnent un salaire relativement élevé, qui ont une certaine sécurité d'emploi, qui ont des opportunités d'avancement, et qui bénéficient de divers avantages sociaux (un bon régime de retraite et d'assurances collectives et plus de vacances payées, par exemple), reprochent aux travailleurs dont la situation est considérablement moins bonne, et parfois même précaire, de ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour mériter mieux, c'est-à-dire pour faire leur chemin sur le marché du travail. Si ces derniers gagnent un salaire leur permettant à peine de satisfaire leurs besoins essentiels et ceux de leur famille, s'ils peuvent être mis à pied du jour au lendemain, s'ils n'ont

presque pas d'avantages sociaux, bref, s'ils ont un emploi minable et s'ils sont au bas de la hiérarchie des travailleurs, c'est qu'ils sont paresseux et qu'ils manquent d'ambition, c'est qu'ils n'ont pas su faire preuve de dynamisme et se démarquer de leurs concurrents, c'est qu'ils n'ont pas investi dans leur avenir en faisant des études, c'est qu'ils n'ont pas été assez intelligents pour anticiper les tendances du marché du travail et choisir une profession en demande et bien rémunérée, c'est qu'ils ne se sont pas « recyclés » quand leur formation est devenue obsolète, etc. Par conséquent, leur situation serait à la fois la preuve et le châtement de ce qu'on leur reproche, et leur insatisfaction et leurs réclamations seraient tout à fait illégitimes. Et comme il faut bien que des travailleurs exécutent les tâches les plus ingrates et les moins bien rémunérées pour que les entreprises puissent bien fonctionner et l'économie prospérer, n'est-il pas préférable et juste que ce soit eux ? Puis il n'est pas dit que ceux d'entre eux qui sauront supporter leur sort avec patience ne seront pas récompensés pour leurs efforts, qu'ils ne décrocheront pas un meilleur emploi, qu'ils n'obtiendront pas une promotion, et qu'ils ne verront pas leur sort s'améliorer progressivement, s'ils savent profiter de ces occasions ? Et donc ne serait-il pas très mauvais, pour eux et les autres travailleurs, de même que pour la prospérité économique, de les priver de l'occasion de se racheter, en les plaignant et en essayant d'améliorer leurs conditions de travail et de vie ? Ne serait-ce pas une grave injustice à l'égard des travailleurs qui ont fait leurs preuves et qui ont travaillé des années à la sueur de leur front pour arriver où ils sont aujourd'hui, que de favoriser ces travailleurs de bas étage en leur venant en aide, en les soustrayant aux règles et au processus de sélection auxquels tous ceux qui appartiennent à la grande communauté des travailleurs doivent se soumettre universellement et invariablement ? N'alimentait-on pas leur individualisme ou leur égoïsme, alors qu'ils mettent déjà à contrecœur l'épaule à la roue, qu'ils ne sont pas prêts à s'engager sérieusement dans une activité professionnelle, et qu'ils ne contribuent qu'à un moindre degré à la prospérité économique, tellement ils accordent d'importance à leur petite personne, à leurs désirs, ou plutôt à leurs caprices ? Si on les laissait faire, ne chercheraient-ils pas à vivre aux dépens des autres travailleurs, pour devenir une sorte de parasites ?

En retour, tous ces travailleurs qui gagnent un salaire peu élevé, et dont les conditions de travail et de vie sont relativement mauvaises, adressent régulièrement des reproches à ceux qu'ils considèrent comme des travailleurs excessivement choyés, surtout s'ils travaillent pour des institutions publiques. Alors il n'est pas tant question de demander une amélioration de leur condition comparativement à la leur, que de réclamer l'abolition totale ou partielle des privilèges qu'ils leur envient, pour qu'ils partagent en gros le même sort qu'eux, et qui devraient être celui de tous les travailleurs ou presque, surtout dans la conjoncture économique actuelle. Tous ces fonctionnaires, tous ces enseignants et professeurs, et même ces spécialistes de la santé, travaillent-ils plus fort qu'eux ? Bien au

contraire ! Et, comble du malheur, la puissance des syndicats est telle qu'il est pratiquement impossible de les renvoyer pour leur paresse et leur incompétence, et qu'au contraire on les récompense par des augmentations de salaire régulières, indépendamment de leur rendement. Par-dessus le marché, ne prennent-ils pas des vacances beaucoup plus longues qu'eux, et régulièrement des congés de maladie, le tout aux frais de l'État, c'est-à-dire à partir des impôts et des taxes que doivent payer les travailleurs normaux, qui pour leur part sont privés de ces privilèges et doivent trimer dur ? À cela s'ajoutent des régimes d'assurances collectives qui les dispensent de payer leur médication et leurs traitements dentaires, ainsi que des régimes collectifs de retraite, alors qu'ils ont les moyens de payer et d'économiser sans difficulté ! Et on s'étonne que la dette publique augmente ! Par conséquent, il faudrait réduire autant que possible le nombre de tous ces travailleurs qui profitent avec avidité du « système », et abolir peu à peu les avantages dont ils bénéficient, le tout par une saine gestion des ressources humaines et financières, reprenant les modèles en vigueur dans les entreprises privées. Car pourquoi traiterait-on autrement ces sangsues, dont le travail est plus moins inutile ou inefficace, et qui sont prêts à sacrifier à leurs intérêts égoïstes ceux de la société et de leurs concitoyens, c'est-à-dire des travailleurs-contribuables ?

Ces derniers reproches ont une telle puissance et une telle popularité que même certains des travailleurs qui en sont la cible, et dont les conditions de travail ne sont pas aussi bonnes qu'on le croit ou aime le croire, les reprennent à leur propre compte, pour blâmer une catégorie de travailleurs à laquelle ils n'appartiennent pas, et qui profiterait impunément du « système ». Ainsi les petits employés des administrations publiques s'en prendront aux soi-disant privilèges des travailleurs des domaines de l'enseignement et de la santé, lesquels leur rendront la pareille et iront parfois jusqu'à se rejeter la faute à qui mieux mieux. Cette appropriation de la morale du travailleur peut certainement être, dans une certaine mesure, une stratégie maladroite dont l'objectif est de donner une belle image d'eux-mêmes, de détourner vers un autre sous-groupe de travailleurs des critiques morales convenues qu'on pourrait aussi bien leur adresser, et de lui faire supporter en partie le coût de leurs propres conditions de travail avantageuses, en exigeant de lui qu'il cède une partie de ses avantages, par souci d'égalité et solidarité avec l'ensemble des travailleurs-contribuables. Mais l'attitude de ces petits moralistes peut aussi s'expliquer, dans certains cas, par autre chose qu'un calcul explicite pour défendre les intérêts du sous-groupe de travailleurs auquel ils appartiennent, et du même coup les leurs. Effectivement, le plaisir que procure le fait de se faire le porte-parole d'idées reçues à ce point répandues et puissantes, et de condamner en leur nom des catégories de personnes sujettes à l'envie des autres, est tel qu'ils peuvent entrer plus que superficiellement dans ce rôle, et adhérer avec une certaine sincérité à cette morale servile, du moins aussi longtemps que les blâmes qu'on fait en son nom ont pour objet d'autres sous-groupes de travailleurs. Car

l'attachement qu'ils ont pour les avantages du sous-groupe auquel ils appartiennent, et le désir de croire qu'en tant que membres de ce groupe ils sont plus méritants que les autres travailleurs, imposent des limites à ce désir moralisateur. Malgré le fait que ces désirs sont en tension, ils appartiennent tous les deux à la même morale servile, et peuvent s'y articuler, non pas au sens où ils seraient cohérents, mais plutôt au sens où ils jouent successivement un rôle dans une certaine dynamique des sentiments. De manière semblable, les fidèles d'une religion peuvent blâmer quotidiennement l'égoïsme, l'injustice et même la dépravation morale de leurs coreligionnaires, tout en se trompant eux-mêmes au point de croire qu'ils font partie du petit nombre des élus vivant conformément à la volonté divine et aux commandements moraux éternels et universels, alors qu'en fait ils ne vivent pas mieux que ceux qu'ils blâment.

Toutefois, il arrive que cette morale servile ait un effet plus constant sur ses défenseurs, et que le plaisir de moraliser l'emportent sur l'attachement aux conditions de travail relativement bonnes dont bénéficie un sous-groupe donné de travailleurs. Ces moralistes, plus conséquents, vont jusqu'à justifier la détérioration progressive de leurs propres conditions de travail et de vie, en s'opposant à la résistance déjà très modérée, ou même molle, de leurs collègues, de leurs syndicats ou de leurs représentants syndicaux. « Il nous faut être raisonnables, disent-ils, car on ne peut pas tout avoir. Nous devons être prêts à faire des concessions, et nous serrer la ceinture comme tout le monde, par souci d'égalité, par solidarité avec les autres travailleurs et pour le bien de la société. C'est ainsi que nous pouvons faire notre part. D'ailleurs, nos conditions de travail étant tellement meilleures que celles de la majorité des autres travailleurs, de quel droit tirerions-nous encore plus la couverture de notre côté ? Ne serait-ce pas de l'égoïsme d'agir ainsi ? » Une telle attitude rappelle vaguement celle de quelques saints chrétiens qui étaient originaires d'une famille aristocratique ou bourgeoise, et qui ont pris la décision d'abandonner leurs titres et leurs richesses pour partager la vie des humbles et des pauvres, conformément à ce que demande la morale chrétienne, qui dit que Dieu préfère les petits et les misérables, que les biens de ce monde sont vanités, et qu'on peut gagner son ciel à force de privations et de souffrances. Outre le fait que le sort de la populace ne s'est pas amélioré du seul fait que ces grandes figures ont décidé de le partager avec elle, celui-ci a même été valorisé par ce sacrifice, du moins aux yeux de cette populace et de ces saints. En effet, la valeur de ce qui été sacrifié tend à être reportée sur ce à quoi on la sacrifie, parfois avec la production d'une plus-value, proportionnelle à la force avec laquelle ledit sacrifice a agit sur l'imagination. Il en résulte alors que les petits et les pauvres, contents de leur sort, dans la mesure où celui-ci leur paraît avoir sa raison d'être ou sa justification morale, n'en sont que plus disposés à se laisser tondre, sans se défendre. Mais revenons à nos moutons, qui pour leur part n'abandonnent pas tant leurs avantages par esprit de sacrifice, que par manque de combativité. En effet, ils ne se

défont pas de ceux-ci de leur propre initiative, mais s'en laissent plutôt passivement dépouiller, suite aux décisions autoritaires des employeurs et des chefs politiques qui les dirigent et dominent. Et tous leurs beaux discours, selon lesquels ils sont prêts à faire des sacrifices et à porter leur part du fardeau collectif, ne sont en fait qu'une ruse maladroite pour dissimuler, à leurs yeux ainsi qu'à ceux des autres, leur servilité et leur lâcheté – dont le développement a été, est et sera favorisé par la soumission croissante qu'on exige d'eux au travail et dans le reste de leur vie –, en leur donnant un certain verni moral ; ce que ne manqueront pas d'approuver beaucoup de membres de la grande communauté des travailleurs, qui comme eux n'ont pas force de se battre, et n'accordent en réalité que bien peu d'importance aux désirs et aux libertés des individus pour lesquels ils pourraient lutter, qu'il s'agisse des leurs ou de ceux des autres. Bien entendu, les serviteurs des riches propriétaires d'entreprise – qu'ils soient des gestionnaires, des politiciens, des journalistes, des économistes ou d'autres idéologues patentés – ne manquent pas d'alimenter cet égoïsme de groupe si favorable à la domination non seulement économique de leurs maîtres, mais aussi politique, sociale, morale et culturelle.

Malgré les tensions bien réelles entre les sous-groupes de la grande communauté des travailleurs salariés, beaucoup de ces derniers – qu'ils soient dans une situation d'aisance ou de précarité, ou même d'anciens prestataires de l'assurance-emploi et de l'aide de dernier recours – s'entendent souvent pour blâmer ceux qui, le plus souvent contre leur gré, ne jouent pas un rôle actif sur le marché du travail, qui tend de plus en plus à s'immiscer partout et donc à tout subordonner à ses fins, à sa logique et à sa morale. Ainsi les sans-emplois leur paraissent souvent moralement suspects. S'ils ne travaillent pas, c'est qu'ils n'auraient pas su, par leur dynamisme et leur compétence, garder leur emploi ou en trouver un nouveau ; c'est qu'ils seraient des paresseux ou des incapables qui profitent avec égoïsme du « système », c'est-à-dire qui vivent aux dépens de tous les braves travailleurs, lesquels, en plus de gagner vaillamment leur vie à la sueur de leur front, doivent aussi gagner la leur. Ce reproche très courant s'explique en partie par le fait que les travailleurs, malgré les beaux discours de certains, considèrent le travail comme un mal nécessaire, lequel n'en est pas moins pénible parce qu'il est nécessaire, mais doit au contraire être ou paraître d'autant plus nécessaire qu'il est pénible. Il en résulte que les travailleurs ont tendance, non sans une certaine mauvaise foi, à idéaliser la situation des chômeurs et des assistés sociaux, comparativement à la leur, afin de pouvoir, avec une apparence de légitimité, leur adresser des reproches plus vifs, et se consoler à peu de frais de leur triste sort, en se faisant croire qu'ils valent beaucoup mieux que cette bande de fainéants, de parasites et d'égoïstes. En fait, la situation dans laquelle en arrivent à se retrouver, tôt ou tard, de nombreux travailleurs – dont certains étaient peu de temps avant des zélés de la morale du travailleur et donc des détracteurs des sans-emplois –, n'a

souvent rien d'enviable, même quand on la compare à celle des travailleurs actifs. Outre le fait que leurs revenus d'assurance-emploi ou d'aide sociale sont souvent insuffisants pour satisfaire leurs besoins les plus élémentaires ainsi que ceux de leurs proches, ils sentent aussi que la masse des travailleurs a envers eux des sentiments peu charitables, voire franchement malveillants, et qu'on exerce régulièrement sur eux toutes sortes de pressions morales et économiques pour les pousser à réintégrer coûte que coûte le marché du travail, quitte à accepter un emploi particulièrement dégradant ou très désavantageux, puisque la seule existence de toute cette population inactive constituerait un grand mal, à la fois économique et moral, qu'il faudrait par conséquent combattre avec toute la vigueur requise. Du point de vue des sans-emplois, la situation s'aggrave considérablement quand ils partagent cette morale du travail, qu'ils peuvent avoir acquise en travaillant, et qui peut avoir été renforcée par la perte de leur emploi et les pressions qu'on a exercées sur eux par la suite. En effet, ils la retournent alors contre eux et ils intériorisent des blâmes qui autrement leur demeureraient plutôt extérieurs, si bien qu'ils en viennent à se croire coupables de torts tellement vagues qu'on peut en accuser n'importe qui, pour expliquer et justifier après-coup son exclusion du marché du travail et sa déchéance. Car si lui-même et les autres sans-emplois en sont réduits à vivre de la charité de ceux qui travaillent, n'est-ce pas là la preuve qu'ils doivent valoir moins qu'eux comme travailleurs ? Car s'ils avaient été aussi dynamiques, assidus et compétents dans l'exercice de leurs fonctions, pourquoi les aurait-on mis à pied ou renvoyés plutôt que les autres employés ? Et, surtout, n'est-ce pas leur égoïsme, c'est-à-dire le souci excessif qu'ils ont de leur petite personne, de leurs petits intérêts et de leurs petits caprices, qui explique pourquoi ils n'ont pas été capables d'acquiescer ces qualités pourtant nécessaires aux bons employés, sans lesquelles ils ne sauraient s'engager sérieusement au sein des entreprises pour lesquelles ils travaillent, coopérer avec leurs supérieurs et leurs collègues, et se rendre utiles à tous ceux qui bénéficient directement ou indirectement des services et des produits qu'elles offrent, de même que de l'accroissement des richesses qu'elles génèrent ? Il importerait donc que ces mauvais travailleurs reconnaissent leurs fautes et qu'ils s'amendent, dans l'espoir de réintégrer le marché du travail et d'y demeurer, et ainsi de contribuer à la prospérité économique de la société, au lieu d'être pour elle un fardeau inutile.

Certes, on ne manquera pas de reprocher encore une fois aux travailleurs leur individualisme et leur manque de solidarité. Au lieu de se serrer les coudes, de faire preuve de bienveillance les uns envers les autres, de se soucier de leurs intérêts collectifs, et de se garantir mutuellement de la pauvreté et de la misère par leur collaboration, ne pensent-ils pas seulement à leur petite personne et à leurs petits intérêts, du moins aussi longtemps que tout se passe bien pour eux ? N'est-ce pas là une manifestation parfaitement évidente d'égoïsme au sens habituel du terme, qui trouve son origine dans la valorisation excessive de l'individu,

laquelle est le principal obstacle à la formation d'un esprit communautaire capable d'unir l'ensemble des travailleurs exploités et des chômeurs écartés injustement ou arbitrairement ? Paradoxalement, c'est plutôt en raison d'une autre forme de solidarité entre travailleurs, donc d'un certain esprit communautaire, que ces derniers manquent de solidarité au sens habituel du terme, c'est-à-dire de bienveillance les uns envers les autres. Comme nous l'avons déjà remarqué, il arrive souvent que les travailleurs salariés ne tiennent pas tant à lutter contre la servitude qui leur est commune, que de se la rendre plus supportable en l'universalisant à toutes les personnes dont les conditions de vie ne diffèrent pas trop des leurs, qu'ils peuvent donc côtoyer ou rencontrer, ou du moins dont ils peuvent essayer de se représenter l'existence avec une certaine fidélité. Ce sentiment de ressemblance et de proximité est nécessaire à la formation d'un sentiment d'appartenance à une communauté constituée de tous ceux dont la principale activité doit ou devrait être le travail salarié, et qui pour cette raison tend tout naturellement à exclure les propriétaires des grandes entreprises, dont les conditions de vie et la position sociale sont à ce point différentes de celles de la masse des travailleurs qu'ils semblent ne rien devoir avoir en commun avec eux, et de ce fait appartiennent à un groupe social à part. Pour toutes les autres personnes ou presque, il importe de partager la servitude commune, et d'empêcher ceux qui semblent, à tort ou raison, s'y soustraire, même si c'est en réalité pour se retrouver dans une situation encore pire. Agir et vivre autrement reviendrait alors à se dissocier de l'ensemble travailleurs, non seulement du point de vue strictement économique, mais surtout quant au partage obligatoire d'une condition généralisée et pénible d'asservissement. Comme les propres chaînes de chaque travailleur lui semblent moins lourdes à porter quand la quasi-totalité de ses semblables est enchaînée comme lui, celles-ci les lient aussi les uns aux autres ; si bien que le fait de vouloir rompre ces chaînes, ou simplement d'essayer de se libérer partiellement d'elles, passe souvent pour un manque de solidarité dans le malheur, et parfois même pour rien de moins qu'une trahison impardonnable, aux yeux de nombreux membres de la grande communauté des travailleurs.

Rappelons que si une telle solidarité peut paraître étrange, voire même imaginaire et absurde, c'est que nous avons pris l'habitude, sans analyser les cas particuliers, de voir dans la solidarité en général quelque chose de nécessairement bon, et donc qui ne saurait avoir de mauvais effets. Et cela est certainement très commode, à la fois pour lier plus étroitement les autres et soi-même à la grande communauté des travailleurs salariés, et pour dissimuler, aux autres comme à soi-même, la dégradation morale généralisée que produit à coup sûr cet état de servitude et son acceptation, cette dernière devenant alors un acte profondément moral et une obligation. Alors comment croire que la valorisation excessive de l'individu, de ses intérêts et de ses désirs puisse jouer le moindre rôle dans cet asservissement des travailleurs par eux-mêmes ? Bien au contraire, la prise en compte véritable du bien-être, du bonheur et du développement

des individus – les autres comme soi-même – serait favorable à la formation des sentiments de bienveillance et de solidarité entre travailleurs dont nous venons de déplorer l'absence, ou du moins la faiblesse et l'inconstance. Peut-être est-elle même une condition nécessaire de leur existence, à un degré relativement fort.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les travailleurs actifs et les chômeurs fassent souvent preuve d'une certaine malveillance à l'égard des étudiants, et ce même s'ils ont fait eux-mêmes des études supérieures, il y a quelques années ou quelques décennies. C'est que la vie de l'étudiant, telle qu'on se la représente, n'a pas pour centre un labeur plus ou moins pénible qui, selon beaucoup, est l'essence même de la vie adulte, et qui devrait le rendre utile à la société et lui permettre de devenir autonome économiquement, alors qu'actuellement il vit aux dépens de la société et de ses parents. Bref, un tel mode de vie semble anormal et est donc sujet au blâme, d'autant plus qu'on se plaît à imaginer que les étudiants vivent aussi bien ou mieux que beaucoup de travailleurs, et qu'ils sont par conséquent des désœuvrés, des fainéants et des égoïstes qui profitent du « système », comme il y en a tant d'autres. On ne tolère souvent ce mode de vie que s'il est bref et constitue une étape devant préparer au travail et favoriser l'intégration au marché du travail, et qu'en faisant payer chèrement aux étudiants leur situation prétendument privilégiée, aussi bien actuelle que future. C'est pourquoi on attend des étudiants qu'ils sacrifient une partie considérable de leur jeunesse, et qu'ils dépensent beaucoup d'énergie et de grandes sommes d'argent, quitte à s'endetter, pour investir dans leur avenir, c'est-à-dire pour acquérir les connaissances, les compétences et les attitudes devant leur permettre d'obtenir – si tout se passe bien – un bon emploi, et d'avoir le privilège de servir leurs employeurs pendant quelques décennies, en l'échange d'une salaire dont une partie considérable devra servir, au moins durant les premières années, à rembourser les dettes qu'ils ont contractées pour avoir le droit de se retrouver en pareille situation. Si par contre ils ne réussissent pas à « faire leur place » et à décrocher un poste dans leur spécialité professionnelle – comme cela se produit relativement souvent –, leurs dettes les obligeront à accepter de petits boulots minables que même les travailleurs beaucoup moins formés qu'eux refuseraient souvent, ou de petits contrats de travail de quelques mois ou même semaines, qui exigent souvent qu'ils se déplacent sur de grandes distances ou qu'ils s'établissent temporairement et successivement dans des régions éloignées les unes des autres, ce à leurs frais.

Il n'en reste pas moins vrai que beaucoup de travailleurs les jalouent, souvent sans trop savoir ce que cela représente d'être un étudiant universitaire dans les conditions actuelles, et en s'en faisant une idée qui semble justifier, et donc qui alimente, leur aversion pour ceux qui échapperaient, même provisoirement, à ce qui devrait pourtant être le lot de tous, à savoir une vie principalement réglée et structurée par le travail salarié ou la soumission à un employeur. En réalité, l'existence d'emplois

qu'on considère comme principalement réservés aux étudiants montrent qu'ils doivent souvent travailler en plus d'étudier, et qu'on se permet de leur imposer des conditions de travail généralement plus mauvaises que celles des travailleurs réguliers, sous prétexte que c'est temporaire, que c'est seulement en attendant d'intégrer véritablement le marché du travail et de devenir un travailleur à part entière. Les travailleurs-étudiants se retrouvant ainsi à occuper les échelons inférieurs au sein des entreprises, les travailleurs réguliers peuvent jouir de ce qui leur semble être une forme de justice, et même se venger plus directement, grâce aux pressions qu'ils peuvent exercer impunément sur eux, du seul fait qu'ils sont des collègues plus anciens et travaillant à temps complet, de petits chefs ravis d'exercer leur autorité sur leurs subordonnés, ou encore des clients capricieux exigeant qu'on les serve comme ils croient le mériter. Tout ce beau monde croit alors, ou fait mine de croire, que c'est son devoir de compléter l'éducation de ces enfants gâtés et égoïstes, et d'en faire des adultes utiles à la société et à leurs concitoyens, c'est-à-dire dociles. Que ces travailleurs discriminés se retrouvent dans cette situation en elle-même pénible, et qu'il soit donc permis et même bien vu de leur faire subir un traitement tout particulier, voilà qui devrait montrer que les privilèges dont on entend se venger sont illusoires, ou du moins qu'ils ne sont pas ceux des personnes sur lesquelles on entend s'en venger. Mais la malveillance – surtout quand elle est celle d'un groupe social puissant et nombreux, et quand elle semble légitime pour cette seule raison – obéit à une logique bien particulière.

Quant aux étudiants qui osent choisir une discipline intellectuelle ou artistique qui ne leur permet que difficilement de faire carrière, puisqu'elle a très peu de valeur sur le marché du travail, l'aversion qu'on a pour eux est particulièrement vive, en raison de l'écart encore plus grand qui existe entre eux et la grande majorité des travailleurs salariés. Par conséquent, ceux-ci jugent souvent que c'est dans l'ordre des choses qu'ils occupent des emplois mal rémunérés et précaires. S'ils étaient raisonnables, ils auraient cherché à acquérir des compétences professionnelles en demande, ainsi que de l'expérience de travail, au lieu de suivre leurs caprices et de rêver pendant quelques années, au frais de l'État et des contribuables, sans se soucier de la réalité qui est la nôtre et des besoins véritables de la société. Maintenant il leur faut revenir sur terre et payer le prix pour leurs mauvais choix de vie et leur égoïsme ! On peut même dire que c'est bien fait pour eux s'ils tirent le diable par la queue, puisqu'ils ne méritent pas mieux, et certainement pas autant que les travailleurs plus sensés et plus soucieux des besoins de la société et des employeurs ! La situation s'aggrave encore plus s'ils ont fait des études de deuxième et de troisième cycles, ce qui semble excessif aux yeux de beaucoup, quand cela ne leur paraît pas être une perte de temps et d'énergie aussi folle qu'immorale. Il va de soi que de tels diplômés, qui ont étudié de longues années pour le plaisir de se cultiver, et non pour faire carrière, paraîtront suspects à de nombreux employeurs, ainsi qu'à leurs employés. Ce qui

explique pourquoi, toujours en obéissant à une logique discriminatoire, on refuse catégoriquement, d'un côté, de reconnaître leurs qualifications et de leur donner des emplois où elles pourraient avoir leur pertinence ; alors que, de l'autre, on tend à les exclure des fonctions exigeant des qualifications moindres, sous prétexte qu'ils seraient « surqualifiés » – ce qui revient à leur enlever même la possibilité de rejoindre le grand troupeau et de racheter leurs fautes, du point de vue de la morale grégaire du travailleur. Si bien que, pour échapper à cette forme de discrimination, ces diplômés universitaires ont tout intérêt à mentir aux employeurs et à leurs collègues, en dissimulant les études qu'ils ont faites et les signes apparents de celles-ci.

Mais il y a pire aux yeux de la masse des travailleurs, qu'ils soient actifs ou inactifs, de simples employés, de petits chefs ou des gestionnaires plus ou moins puissants : le désir de consacrer sa vie à la pratique de sa discipline intellectuelle ou artistique. Car on peut dans une certaine mesure excuser les jeunes qui étudient pendant quelques années la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, l'histoire ou la littérature. Ce seraient des folies de jeunesse qu'il faut bien tolérer, et qui finiront par passer, puisque ces étudiants deviendront tôt ou tard raisonnables, en vieillissant et en entrant en contact avec la réalité, à savoir notre situation sociale et économique. De sorte que beaucoup d'entre eux se rangeront avant d'avoir 30 ans ou même 25 ans. Ils chercheront alors à se « recycler » par l'obtention d'un diplôme reconnu sur le marché du travail ; ou à faire valoir tant bien que mal les compétences et les connaissances qu'ils auraient eu l'occasion de développer au cours de leurs études (un bon esprit d'analyse et de synthèse, des habiletés linguistiques avancées ou une bonne connaissance des livres), pour occuper un poste qui n'a presque rien à voir avec ce qu'ils ont étudié (analyste pour une firme de sondage, chroniqueur pour un journal ou commis de librairie) ; ou encore à devenir des enseignants chargés d'aider leurs étudiants à acquérir une culture dite générale en leur communiquant en vrac leurs connaissances, ou des experts devant justifier les décisions des chefs politiques ou économiques et influencer l'opinion publique, en constituant des commissions, en rédigeant des rapports ou en faisant des interventions dans les médias. D'autres, moins favorisés par la fortune ou simplement moins arrivistes ou habiles pour arriver, deviendront assistants-gérants dans une quincaillerie, commis de supermarché ou de boulangerie, livreurs de poulet ou préposés à l'entretien ménager ; perdront peu à peu l'intérêt, souvent modéré, qu'ils pouvaient avoir pour leur discipline, faute de conditions propices à sa pratique ; et, dépités, se retourneront souvent contre elle et la dénigreront, pour se consoler de leur situation et de leurs espoirs déçus. Dans ce contexte général, le désir de faire des recherches originales au sens fort du terme – c'est-à-dire libres et de longue haleine – et celui d'écrire une œuvre, à la manière des figures étudiées et servant même d'autorités dans les différentes disciplines intellectuelles ou artistiques, est donc rare et faible chez tous ces anciens

étudiants qui rentrent, bon gré mal gré, dans les rangs, et qui pour cette raison s'apparentent bien plus à n'importe quel autre travailleur, qu'à un véritable intellectuel ou artiste. Il en résulte que ces désirs sembleront à la quasi totalité des travailleurs – qu'ils aient eu ou non une éducation intellectuelle ou artistique digne de ce nom – déraisonnables et anormaux, et du même coup ridicules, suspects moralement, maladifs, voire fous ; et que les artistes et les intellectuelles qui les ont, et qui en plus cherchent activement à les cultiver chez eux et chez les autres, seront jugés incorrigibles, irrécupérables et même dignes de mépris, puisqu'on ne les prendra que rarement au sérieux, sans même se donner la peine d'examiner ce qu'ils essaient de faire, et encore moins ce qu'ils réussissent parfois à faire, malgré les nombreux obstacles qu'ils doivent surmonter quotidiennement.

Ce qui est insupportable aux yeux de la grande majorité des travailleurs salariés, et ce qui provoque leur malveillance à l'égard des intellectuels et des artistes, c'est que ces derniers essaient d'accorder le moins d'importance possible dans leur vie à un travail plus ou moins pénible, qui n'a de valeur que par le salaire qu'il permet de gagner, et cherchent à passer le plus de temps possible à la création d'une œuvre qui peut avoir sa valeur en elle-même, en raison du plaisir qu'ils prennent à cette création et au développement de leurs aptitudes qui en résulte, et de l'espoir qu'elle aura éventuellement des effets positifs sur le développement des autres individus, et donc sur la culture, la morale, la société et la politique, même s'ils sont modestes et souvent inapparents, et s'ils exigent du temps pour pouvoir se produire. Ce mode d'existence radicalement différent tend, même si les travailleurs ne comprennent pas toujours explicitement ce qu'il implique, à dévaloriser le travail laborieux et servile, qu'ils accompliraient difficilement s'ils ne craignaient pas la pauvreté et la misère, et s'ils n'obtenaient pas une récompense pécuniaire et l'approbation de leur communauté en échange de leurs peines. Par comparaison avec cette existence supérieure, en ce qu'elle est plus libre et plus noble, ou avec son idéal, l'existence des travailleurs devient plus pénible, puisque tout ce qu'elle a d'insatisfaisant, de contraignant et de petit apparaît plus clairement, puisque l'idéal de l'accomplissement de soi par le travail salarié perd alors beaucoup de sa crédibilité. Ils deviennent alors envieux, non pas au sens où ils voudraient eux aussi se consacrer sérieusement à la pensée et à un art, mais plutôt en ce qu'il leur est insupportable que certaines personnes essaient de se soustraire, dans une certaine mesure, à l'existence mesquine et pénible qui est leur lot commun, et qu'elles se tiennent par conséquent en retrait de la grande communauté qu'ils constituent, par leur situation effective ou par des désirs et des valeurs dont ils sentent confusément la supériorité, et qu'ils dénigrent pour cette raison même.

Cependant, les travailleurs salariés tolèrent assez bien les simples passe-temps culturels, qui sont acceptables pour se changer les idées et se reposer après le travail, qui sont inoffensifs, et qui contribuent même à les

maintenir dans la servitude pour laquelle ils ont une sorte d'attachement. Ainsi peut-on avoir des écrivains ou des peintres du dimanche, pour lesquels il serait déraisonnable de consacrer plus que quelques heures par semaine à la littérature et à la peinture, et qui s'ennuieraient beaucoup si on les libérait du travail salarié et si on leur donnait l'occasion de se consacrer à ces arts. Cela pourrait même leur sembler malsain, puisqu'il faut faire preuve de modération en tout, y compris les arts, qui certes embellissent la vie quotidienne et l'existence humaine, mais qui, s'ils exagéraient, pourraient les détourner des choses vraiment importantes et sérieuses, à savoir leur réussite professionnelle, leur contribution à la prospérité économique de la société, le partage équitable des obligations et des fardeaux, et tous les sacrifices qu'ils doivent faire pour permettre à leurs enfants de devenir des membres productifs de la société. Et donc n'est-il pas très juste et équitable d'exiger des artistes et des intellectuels qu'ils modèrent leur passion, qu'ils gèrent leurs désirs et qu'ils se montrent raisonnables et soucieux des intérêts de la société, en suivant leur exemple ?

De manière semblable, on tolère aussi les productions culturelles qui reproduisent et alimentent les idées reçues, ou qui les adaptent à un nouvel état de la société (actuel ou à venir) auquel elles donnent forme, ou encore qui jouent un rôle convenu dans les médias et les institutions d'enseignement et de recherche, pour répondre aux attentes réelles ou supposées des lecteurs, des auditeurs, des étudiants et de leurs futurs employeurs. Si bien qu'on dit souvent à ceux qui désirent se consacrer à leur discipline intellectuelle ou artistique et exercer une influence bénéfique sur la société, non sans une certaine mauvaise foi, qu'ils n'ont qu'à faire carrière dans l'un de ces milieux professionnels. Mais ce qu'on doit y produire, pour faire sa place et ne pas être écarté, n'a en fait rien à voir avec ce qu'on peut viser quand on a de véritables aspirations intellectuelles ou artistiques. Qu'on considère toutes les brouilles insignifiantes qu'il faut dire ou écrire pour devenir une figure médiatique ou académique, même de moindre importance : dans le premier cas, en adoptant un style sensationnaliste et en reprenant les idées reçues et les sentiments largement partagés, pour être bien en vue et s'attirer un public, ainsi que les faveurs des gestionnaires et l'estime réelle ou feinte de ses pairs ; dans le second cas, en adoptant un style pédant devant en imposer, dans le but de faire passer des idées reçues (les mêmes que celles qui circulent dans les médias ou d'autres) pour autre chose que ce qu'elles sont, en se soumettant aux préférences des étudiants, des pairs, des administrateurs universitaires et des organismes subventionnant la recherche, en s'intégrant à de grandes équipes de chercheurs où chacun doit faire sa modeste part du travail nécessaire pour atteindre des objectifs communs et prédéterminés, et en se rangeant dans le sillon de personnages universitaires reconnus, qui voient leur autorité s'accroître du seul fait qu'on les suit et qu'on les porte aux nues, etc. Les acteurs de ces deux milieux culturels n'en exigent pas moins de ceux qui voudraient

vraiment être ou devenir des intellectuels ou des artistes qu'ils respectent les exigences auxquelles ils se soumettent collectivement, en s'en accommodant assez bien ; d'autant plus que leurs écrits et leurs interventions risqueraient de faire très mauvaise figure s'ils permettaient à d'autres d'exprimer impunément leurs aspirations plus élevées et d'agir en conséquence. Ainsi tous les prétextes seront bons pour discréditer ces aspirations, les étouffer et les ridiculiser, puisqu'elles heurtent celles de sous-groupes de travailleurs bien établis, et qui s'intègrent très bien à la grande communauté des travailleurs. Bien entendu, les employeurs, les gestionnaires et les politiciens, qui partagent presque toujours cette malveillance à l'égard de ceux qui ont ces aspirations, voient d'un bon œil les pressions qu'exercent ces groupes de travailleurs pour mettre au pas ou exclure ces éléments plus difficiles à soumettre aux fins prosaïques et mesquines des entreprises ou des institutions pour lesquelles ils travaillent ou pourraient travailler. Bref, ceux qui travaillent et ceux qui les exploitent ou gouvernent sont alors complices en ce qu'ils s'entendent pour nier les désirs des rares individus qui voudraient agir ou vivre selon leurs aspirations intellectuelles ou artistiques, et du même coup pour priver la société d'une culture vivante, en la sacrifiant à leurs intérêts réels ou apparents.

Mais, afin de nous assurer que l'attitude des travailleurs à l'égard des intellectuels et des artistes consiste bien en une forme d'égoïsme de groupe, il importe d'analyser plus soigneusement les blâmes qui leur sont adressés, en mettant l'accent sur les sentiments qui y interviennent, comme nous l'avons déjà fait pour d'autres cas de cet égoïsme.

Dans une société où la majorité de la population passe une grande partie de son temps et de sa vie à travailler, à se préparer au travail, et à se reposer et à se divertir du travail, les entreprises ou les milieux de travail sont devenus l'une des structures de base de la société, comme pouvaient l'être autrefois les familles, plus élargies et exerçant plus d'influence sur leurs membres qu'aujourd'hui. Ainsi il est évident qu'un artiste ou un intellectuel, qui juge que le travail salarié est le plus souvent très incompatible avec la pratique sérieuse ou passionnée de son art ou de sa discipline intellectuelle, qui marque plus ou moins explicitement une distance à l'égard de son milieu de travail et de ses collègues, et qui refuse de s'engager dans son travail aussi intimement qu'on l'y incite, a vite fait de devenir suspect moralement, aux yeux de ses pairs et de ses supérieurs. Car comment ces derniers pourraient-ils ne pas y voir, à juste titre, une contestation du mode de vie et des attitudes qu'ils ont en commun, ainsi que des communautés auxquelles ils sont fortement intégrés, et qui leur permettraient à la fois de s'accomplir et de se rendre utiles à leurs concitoyens et à la société ? Car le fait de collaborer le moins possible avec tous ceux qui imposent aux autres et à eux-mêmes un état de servitude, et même de leur résister plus activement, ne revient-il pas aussi à refuser de s'engager professionnellement et socialement ? À partir de ce point, il n'y a qu'un pas à faire pour que se manifeste une forme d'égoïsme

de groupe très répandue, et qu'on en vienne à accuser les artistes et les intellectuels d'être des individualistes, qui – égoïstement – ne penseraient qu'à eux-mêmes, et ne se soucieraient nullement de travailler au bien ou à la prospérité de la société ; ce sans jamais que les accusateurs, qui ont de leur côté le poids de la masse et de la bonne morale, ne se demandent si ce ne sont pas leurs sentiments, et les actions qui en découlent, qui sont défavorables au bonheur des individus et à la prospérité de la société, compris dans un sens plus large, plus riche et plus fort. D'autres modes de vie, plus favorables au développement des individus, à la culture, aux relations sociales et à l'exercice de la citoyenneté, leur semblent anormaux – à juste titre, si on en juge d'après les manières « normales » de vivre actuellement –, et il n'en faut pas plus pour qu'ils croient ou fassent mine de croire que leurs accusations d'égoïsme sont justifiées, et qu'ils se réjouissent des obstacles qu'on oppose à l'adoption de ces modes de vie ; lesquels, il est vrai, prétendent à une certaine supériorité, et pourraient inciter, par comparaison, à réévaluer négativement les modes de vie dits normaux – ce qui les rend d'autant plus haïssables. Ceci dit, il n'y a donc pas à hésiter : pour maintenir l'unité, l'intégrité et l'apparence de suprématie morale de la grande communauté des travailleurs, il faut être prêt à beaucoup de malveillance – ouverte ou hypocrite, spontanée ou calculée – à l'égard des individus isolés qui pourraient avoir de véritables aspirations artistiques ou intellectuelles, quitte à négliger du même coup le bonheur des individus en général et l'intérêt véritable ou mieux compris de la société.

C'est ainsi qu'on en arrive à reprocher aux artistes et aux intellectuels d'être des vaniteux, puisqu'ils prétendent ne pouvoir se satisfaire d'un mode de vie qui conviendrait à presque tous, sous une forme ou une autre, et dont il faudrait supporter patiemment et solidairement les inconvénients. En réalité, ce sont tous ces travailleurs qui se plaisent à nier qu'on puisse avoir des aspirations autres et supérieures aux leurs, qui sont vaniteux. Cela revient à se considérer, comme groupe et membres de ce groupe, comme l'accomplissement ultime de l'humanité, en admettant tout au plus, et non sans une certaine hypocrisie, des personnages supérieurs ayant vécu à une époque révolue, et desquels il ne faut surtout pas nous inspirer quant à nos manières de vivre. Cette vanité, qui est collective, n'apparaît pas pour ce qu'elle est, mais passe plutôt pour un appel à la modestie, au réalisme, c'est-à-dire à ce qui est raisonnable. Pourtant comment ces travailleurs, qui sont obligés et habitués d'obéir quand ils travaillent, et qui valorisent même cette soumission, pourraient-ils se gouverner eux-mêmes, ne serait-ce qu'en partie ? Comment pourraient-ils en avoir vraiment le désir, et avoir la détermination nécessaire pour agir en conséquence ? Comment attendre d'eux qu'ils ne se laissent pas gouverner par les politiciens, alors qu'on exige d'eux qu'ils se soumettent aux gestionnaires des entreprises, auxquels les politiciens ressemblent d'ailleurs de plus en plus ? Comment participeraient-ils activement à la détermination des grandes orientations de la société et à

leur réalisation, alors qu'ils doivent, au travail, servir des intérêts qui ne sont pas les leurs, et atteindre des objectifs qu'on leur impose souvent sans se donner la peine de les justifier, et en leur laissant très peu de liberté quant à la manière de les atteindre ? Comment pourraient-ils avoir des idées claires sur ces questions souvent complexes, alors que le développement de leur autonomie intellectuelle est entravé, dans la vie de tous les jours, par la forme que prend le travail auquel ils sont astreints, et par tout le temps et toute l'énergie qu'il exige d'eux ? Comment voir autre chose en eux qu'une nouvelle sorte d'esclaves, qui ont remplacé les esclaves à l'ancienne mode, et qui se distinguent d'eux par le fait qu'ils ne croient pas être des esclaves et qu'ils accordent une certaine valeur morale à leur servitude ? Par conséquent, comment pourraient-ils ne pas voir d'un mauvais œil la plus grande indépendance et les aspirations des intellectuels et des artistes, alors qu'on cherche à les en priver le plus possible, et même à empêcher la formation du désir de les cultiver. Si bien que la morale qui permet aux employeurs et aux gestionnaires d'assujettir la masse des travailleurs, et au nom de laquelle ces derniers s'asservissent les uns et les autres, sert aussi à justifier la servitude qu'on cherche à imposer aux intellectuels et aux artistes, et la malveillance qu'on peut avoir à leur égard. Ainsi, non contents de voir dans les intellectuels et les artistes des prétentieux, on leur reproche aussi leur paresse et leur manque d'engagement dans la société, tout en s'opposant à ce qu'on leur donne les moyens de travailler sérieusement au progrès de la société, en tant qu'intellectuels ou artistes, sous prétexte que c'est justice qu'ils assument les conséquences de leurs mauvais choix de vie. Et comme il s'agit alors d'individus isolés, ou formant tout au plus des alliances ou de petites associations, ils ne constituent pas des groupes reconnus et méritant d'être défendus contre la discrimination et l'intolérance, surtout contre celle d'un groupe aussi puissant et étendu que la grande communauté des travailleurs. On peut donc leur faire subir impunément toutes sortes de vexations, les approuver et même s'en réjouir, tout en gardant les allures d'un bon, surtout si on maîtrise l'art de tenir des propos diplomatiques ou hypocrites au moment opportun, pour donner l'impression qu'on sympathise malgré tout avec les intellectuels et les artistes qui sont dans une situation précaire et qui ont de la difficulté à pratiquer sérieusement leur discipline intellectuelle ou leur art : « Les intellectuels et les artistes ont fait des choix de vie difficiles, et j'admire leur persévérance, le courage avec lequel ils en supportent les conséquences, etc. »

Même si l'on peut certainement expliquer par les conditions sociales ambiantes le ressentiment que les travailleurs, unis par leur condition servile, éprouvent à l'égard des intellectuels et des artistes, de même que la petitesse qui consiste à vouloir tout rabaisser à ce qu'ils peuvent être, faire et vivre dans ces circonstances, et donc le mépris ou l'aversion qui les poussent à ne pas prendre en considération les désirs de ces derniers et même à les condamner, il n'en reste pas moins vrai que ces sentiments constituent une forme d'égoïsme de groupe très nuisible pour la société et

les individus qui la constituent, qu'ils soient intellectuels ou non, artistes ou non. Effectivement, les blâmes auxquels sont d'autant plus sujets les intellectuels et les artistes qui essaient vraiment de pratiquer leur discipline intellectuelle ou artistique, ont pour effet de les repousser tellement dans les marges de la société, c'est-à-dire dans l'obscurité, que leurs concitoyens sont presque toujours privés des bienfaits de leurs recherches et de leurs œuvres, puisqu'ils en ignorent l'existence, puisqu'ils ne les jugent pas dignes d'intérêt, puisqu'elles leur sont souvent très difficiles à comprendre, faute d'avoir été exposés de temps en temps à des productions culturelles d'une nature semblable. Ne nions pas que les intellectuels et les artistes au sens fort du terme, qui ont des idées originales, critiques ou même dissidentes, tendent à s'intégrer assez mal à la société dans laquelle ils vivent, même si on y accorde plus d'importance aux libertés individuelles, à la pensée et aux arts que dans la nôtre ; mais cela n'empêche pas qu'ils puissent avoir une certaine reconnaissance sociale, du moins dans certains milieux, et qu'il existe parfois des institutions ou des professions qui leur permettent de penser et de créer dans des conditions relativement bonnes, et d'exercer une influence bénéfique sur certains de leurs concitoyens, dont ils cultivent le goût, les sentiments, l'esprit critique et, par l'air de liberté qui se dégage de leur activité, l'insatisfaction à l'égard des diverses formes de servitude et le désir de s'opposer à elles et de défendre des formes de vie plus belles et plus nobles. Dans une société comme la nôtre, où ces conditions n'existent à peu près pas, il importe encore plus que les intellectuels et les artistes résistent ou s'opposent à l'appauvrissement et à uniformisation de la culture, des individus et des relations sociales, qui sont très défavorables à l'amour de la liberté et au bon fonctionnement de nos institutions prétendument démocratiques ; mais, du même coup, la pratique de la pensée et des arts devient encore plus difficile, et on doit avoir une grande force de caractère pour ne pas désespérer et baisser les armes devant la réalité morne que les autorités établies et ceux qui leur sont soumis tentent d'imposer presque universellement. Nous pouvons donc constater que l'accusation de paresse et de manque de volonté, qu'on adresse souvent aux intellectuels et aux artistes, est gratuite : ils doivent faire preuve de beaucoup plus de détermination, de persévérance, d'énergie et de dynamisme que les employés dociles, qui n'ont qu'à se conformer aux exigences dominantes dans la société et sur le marché du travail, et dont les peines sont récompensées par un salaire et l'approbation morale de leurs supérieurs et de leurs pairs.

Mais on insiste et on rate rarement l'une des nombreuses occasions de revenir à la charge et d'accuser les intellectuels et les artistes d'égoïsme, par exemple parce qu'ils décident souvent de ne pas avoir d'enfants, la chose ne les intéressant pas en elle-même, et pouvant les priver d'une grande partie du temps et de l'énergie qu'ils préfèrent consacrer à la pratique de leur discipline intellectuelle ou artistique. Une telle justification, qui semble prétentieuse et anormale, n'entraîne presque

jamais la croyance des travailleurs ; lesquels se plaisent à croire que c'est nécessairement par manque d'esprit de sacrifice qu'ils refusent de fonder une famille, contrairement à tous les braves travailleurs qui désireraient donner un sens plus élevé à leur vie en mettant au monde un nouvel être humain, dont ils devraient assurer le bien-être et le développement par leur travail assidu et même acharné. En réalité, ils ont rarement l'idée, encore moins le désir, et presque jamais la capacité, de faire de ce petit être autre chose qu'un nouveau membre docile et besogneux du grand groupe des travailleurs, qui, une fois adulte, devra partager leur servitude. Sans compter que cette apparence d'altruisme et de sacrifice a l'énorme avantage de donner une justification supplémentaire au travail salarié, quand la récompense financière et la reconnaissance sociale en viennent à ne plus suffire. Malgré le fait que les enfants qui naissent et qu'on éduque dans ces circonstances n'y gagnent rien ou presque, et peut-être justement pour cette raison, on se plaît à blâmer vigoureusement le désir de se soustraire à ce qui semble être une étape normale et même la finalité de la vie, et on explique ce désir en l'associant aux sentiments les plus mesquins, même quand il est motivé par des aspirations bien supérieures à celles des parents-travailleurs au grand cœur.

Une fois de plus, il faut voir dans ces blâmes la malveillance dont les groupes bien établis, nombreux et influents font preuve à l'égard des individus isolés qui essaient d'échapper à leur emprise ; et qui consiste à s'arroger avec égoïsme toutes les vertus et à les refuser arbitrairement à ces personnes, dont les intérêts et les désirs peuvent être méprisés, justement pour cette raison, et indépendamment de leurs effets bénéfiques pour les autres individus et la société. Le cas précis qui nous intéresse ici ressemble fortement à l'égoïsme de groupe, plus commun et plus apparent, des chefs et des fidèles de n'importe quelle religion dogmatique, quand elle est assez puissante pour traiter comme elle l'entend ceux qui lui semblent être des infidèles, des hérétiques, des adorateurs du diable, des athées, c'est-à-dire des personnes profondément immorales, vicieuses, perverses, etc. Alors que les classes sociales les plus puissantes tentent d'accaparer la grande majorité des richesses et d'affermir leur hégémonie, pour ne laisser que des miettes et très peu de liberté à tous ceux qui ne sont pas des leurs, ces moralistes dogmatiques – quelle que soit leur religion – tentent d'acquérir par la prêche le monopole de la vertu, ou du moins de donner l'impression qu'ils le détiennent, pour éventuellement justifier des mesures politiques, sociales et économiques contre les dissidents, véritables ou imaginaires. Ainsi il peut arriver que la certitude de détenir le monopole de la morale favorise la main mise toujours plus grande sur les pouvoirs économiques, sociaux et politiques, que ce soit par le groupe de ceux qui se croient à peu de frais moralement supérieurs, ou encore par celui que constituent leurs maîtres, qui cultivent chez eux ce sentiment certainement très utile à leurs intérêts.

Il est vraisemblable que si les travailleurs sont soumis à un esprit de groupe quand ils travaillent, ils s'adonnent néanmoins à un individualisme débridé quand ils sont consommateurs. Ce serait là une compensation pour leurs peines, qui consisterait à substituer temporairement un égoïsme individuel à l'égoïsme collectif en vigueur quand ils travaillent ou quand ils se considèrent avant tout comme des travailleurs. L'individualité de chaque travailleur, péniblement refoulée, s'affirmerait alors avec démesure, sans qu'il ne tienne compte des intérêts des autres et du bien commun. Après de longues et pénibles journées, semaines ou mois passés principalement à travailler, il n'y a rien d'étonnant à ce que le travailleur prenne plaisir à assumer le rôle du consommateur-roi, et qu'il exige que ces désirs, dans la mesure où il est en mesure de déboursier l'argent qu'on lui demande, soient satisfaits avec diligence, même si et surtout si ce sont des caprices. Ainsi, quand il ne travaille pas, il veut qu'on l'amuse ou qu'on lui fournisse avec empressement les biens matériels et les services qu'il désire, au lieu d'essayer de se cultiver véritablement ou de remplir intelligemment ses devoirs de citoyen. Il en résulte que ceux dont le travail consiste à répondre, directement ou indirectement, à ses besoins, sont assujettis à lui comme à leurs employeurs ; le tout pour pouvoir assumer le rôle du consommateur-roi, quand leur tour sera venu, et alors soumettre à leurs désirs individuels et égoïstes ceux qu'ils servent à d'autres moments. Bref, en raison de ce passage d'un rôle à l'autre, le petit moi de chacun, après avoir été nié, s'affirme de manière exacerbée, pour nier le moi des autres, qui en feront autant à leur tour. Si bien que l'égoïsme individuel et l'égoïsme collectif en viennent à se renforcer mutuellement.

Du moins semble-t-il en être ainsi, si nous essayons d'adapter en vitesse les idées qui circulent couramment à nos analyses précédentes, et de réduire au minimum ces ajustements. En réalité, il est fort douteux que l'individualité, qu'on entrave constamment dans le cadre des activités professionnelles et de la formation qui y prépare, ait l'occasion de se développer fortement, et puisse ressurgir violemment quand les travailleurs assument pour quelque temps le rôle du consommateur ; un peu comme remonteraient soudainement à la surface l'eau d'un geyser et la lave d'un volcan, après avoir été comprimées. Bien qu'on condamne généralement l'individualisme, et peut-être même pour cette raison, il y a certes quelque chose de rassurant et de consolant au fait de croire que l'individualité est naturellement donnée à chaque personne, du seul fait qu'elle serait un être humain unique, ayant une valeur propre et incontestable. En plus de permettre à tous les moralistes – professionnels ou amateurs – de proclamer à l'unisson la dignité inaliénable de toute personne humaine, quelles que soient les circonstances, et de s'indigner ensuite de tous les maux qui découleraient de l'individualisme inhérent à la nature humaine – pour cette raison foncièrement vicieuse –, cette

croissance, ou plutôt ce mystère, a aussi pour effet de dissimuler ou d'atténuer les effets nuisibles qu'ont les contraintes imposées quotidiennement aux travailleurs salariés sur le développement de leur personne et sur le désir même de cultiver leur individualité. En effet, on semble s'imaginer souvent que se trouve caché quelque part, au fin fond de chaque personne, quelque chose d'insaisissable et d'indicible, qui constituerait ce qu'elle est essentiellement, qui serait grandement ou totalement à l'abri des circonstances extérieures, et qui pourrait donc se conserver dans toute sa pureté. Mais il est aussi absurde de croire en l'existence d'une telle qualité occulte – qui existerait au-delà des apparences ou qui se cacherait sous elles, et qui constituerait la substance même de chaque personne – qu'il le serait de croire que les imbéciles détiennent, enfouie quelque part au plus profond de leur être, l'intelligence supérieure qui devrait être commune à tous les êtres humains ; ou que toutes les personnes presque entièrement dépourvues de goût et de talent pour la poésie ou la musique, n'en sont pas moins, au fond de leur âme, des poètes ou des musiciens ; ou encore que le corps et le sang du Christ se trouvent réellement dans l'hostie et le vin consacrés par le prêtre, derrière les apparences sensibles.

Ainsi, à moins de croire à ce mystère qui a pour effet d'entraver l'analyse des comportements et sentiments humains, il est vraisemblable que la valorisation immodérée de l'individualité, qu'on suppose être à l'origine de l'attitude égoïste des consommateurs, y joue en fait un rôle tout au plus très secondaire, et même qu'elle ne soit qu'une illusion de tous les moralistes qui sont moins unis par le désir de faire des récriminations justes, et que par celui de se faire valoir en reprenant des idées et des sentiments largement partagés et en passant pour de « bonnes personnes ». Car celui qui a pris l'habitude de se soumettre à ses employeurs, de subir passivement les pressions du groupe constitué de ses collègues comme de celles de la grande communauté des travailleurs, et aussi d'exercer ces pressions sur les autres, au nom de ces groupes auxquels il s'identifie fortement, ne pourra que très difficilement avoir une individualité marquée et développée, valoriser une telle individualité chez soi-même ou les autres, et être porté à s'individualiser comme consommateur. Bien au contraire ! Et même en supposant l'existence d'une individualité authentique enfouie quelque part au plus profond de son être, il est loin d'être certain que celle-ci se manifesterait davantage dans ses activités de consommation que dans ses activités professionnelles. Et c'est tout ce qu'il importe ici de savoir.

Cependant, ne nions pas que de nombreux travailleurs essaient de s'affirmer par la consommation, et qu'ils s'attirent ainsi les critiques des moralistes, lesquels leur reprochent alors leur individualisme, même s'ils sont souvent eux-mêmes des consommateurs plus ou moins avides. Un tel se définira en partie par sa collection de disques de musique d'un certain genre ; un autre, par sa voiture sport ; un autre, par ses appareils électroniques dernier cri ; un autre encore, par sa garde-robe, où l'on

retrouvera un ou quelques styles vestimentaires plus ou moins recherchés. En réalité, c'est là une manière convenue et conformiste de s'affirmer, où l'individualité, bien loin d'intervenir activement, voit au contraire son développement entravé. Si ces personnes cherchent bien à s'affirmer, ce n'est pas en tant qu'individus. C'est plutôt en tant que membres du grand groupe des consommateurs, lesquels, en raison de la servitude qu'on leur impose et qu'ils s'imposent mutuellement, n'ont guère le temps, l'énergie et le désir de s'affirmer de manière individuelle ; raison pour laquelle ils se rabattent, en groupe, sur une solution facile, que le marché met spontanément à leur disposition, pour autant qu'ils disposent de revenus suffisants pour consommer des biens plus ou moins dispendieux et recherchés, ou qu'ils sont en mesure d'emprunter l'argent nécessaire. Outre le fait que c'est là la voie la plus normale qui se présente au grand groupe des travailleurs salariés désireux de s'affirmer, c'est là une manière très inefficace de se développer comme individu que de s'affirmer par la possession ou la consommation de biens étant ou semblant être simplement sur le marché, à la disposition de tous ceux qui peuvent y avoir accès, et qui pour cette raison sont grandement coupés de toute activité sérieuse de création ou d'appropriation de la part du consommateur, laquelle implique à un certain degré le développement d'aptitudes intellectuelles, esthétiques, artistiques ou physiques. Par opposition, il est évident qu'un auteur qui consacre des années à l'écriture d'une œuvre, qu'un lecteur qui la relit plusieurs fois attentivement pour en comprendre et en goûter toutes les subtilités, qu'un musicien qui s'exerce chaque jour et pendant des années pour jouer de son instrument avec virtuosité, et qu'un artisan qui perfectionne avec amour les horloges ou les montres qu'il fabrique, s'affirment certainement en tant qu'individus, en ce qu'ils se démarquent, par leurs talents et leurs désirs respectifs, de la masse des travailleurs salariés et des simples consommateurs de biens matériels ou culturels, dont les désirs sont grandement formatés par la publicité et les modes. Si bien que ces consommateurs, en plus de s'affirmer comme membres du grand groupe des consommateurs, s'affirment aussi comme membres de groupes de consommateurs plus petits, qui par exemple suivent telle mode vestimentaire ou musicale ; qui sont des « fans » de films ou de séries télévisées typés ; qui font systématiquement l'acquisition des derniers gadgets « fashionable » mis sur le marché par une quelconque compagnie d'électronique ; ou qui dépensent de grandes sommes d'argent pour acheter une voiture en elle-même dispendieuse et la modifier pour la rendre plus impressionnante, selon des normes établies par des films à grands budgets, et dont les héros sont pour eux des modèles auxquels ils s'identifient en masse, le plus souvent superficiellement, faute de pouvoir vraiment les imiter en menant leur vie de travailleurs.

Revenons-en à l'analyse des sentiments égoïstes qu'on attribue souvent, à tort ou à raison, aux consommateurs, puisque c'est pour cette raison que nous nous intéressons à eux. Que ceux-ci se montrent

généralement contents de leur sort, ainsi que de l'état de la société, tant qu'ils peuvent s'absorber dans leurs lubies, avec une passion réelle ou contrefaite, ou même un certain ennui, cela peut difficilement être contesté. Ils sont alors très peu portés à s'intéresser sérieusement aux différents problèmes qui menacent nos sociétés, par exemple les conditions de vie et de travail précaires d'une partie considérable de la population, de l'accroissement de l'écart entre les riches et les pauvres, de la corruption et de la dissolution des institutions démocratiques, et de la décadence de la culture, aussi bien artistique qu'intellectuelle ; pas plus qu'ils ne se soucient des inconvénients qui en résultent pour leurs concitoyens, surtout quand ils ne sont pas unis à eux par des liens de parenté ou d'amitié. Et alors on pourrait croire que leur manque d'intérêt pour le bien de la société et des autres s'explique simplement par l'importance excessive qu'ils accordent à leur petite personne et à leurs intérêts égoïstes. Toutefois, si nous tenons compte du fait que cette attitude, loin d'être individuelle, est déterminée par l'appartenance généralisée au grand groupe des travailleurs-consommateurs, et que ceux qui l'adoptent négligent ou sacrifient non seulement les intérêts des autres mais aussi les leurs propres, on peut difficilement expliquer cet égoïsme par une valorisation excessive de l'individu. Car s'il en était ainsi, les individus ne se satisferaient certainement pas de biens de consommation qui sont formatés par le marché et la publicité, qui entravent fortement l'affirmation de leur individualité et le développement de leurs aptitudes individuelles, qui les abrutissent et les atrophiaient même, et donc qui les détournent de la lutte pour leurs intérêts bien compris et leur bonheur, pour laquelle ils sont d'ailleurs très inaptes. Car alors ils ne trouveraient pas une compensation et une consolation suffisantes pour leur vie de labeur et de servitude, qui est leur lot commun, dans le fait de pouvoir réclamer de leurs pairs qu'ils les servent comme eux-mêmes ont servi, quand ces derniers s'avèrent être les employés des entreprises dont ils sont à un moment donné les clients. Car alors les accusations d'individualisme qu'on leur adresse couramment n'auraient pas pour effet de pousser un nombre considérable d'entre eux, qui tiennent au moins nominale-ment à leur individualité, à croire encore plus que la consommation de ceci et de cela, selon les caprices du moment, leur permet véritablement de s'affirmer comme individus. Car alors ils auraient des exigences plus élevées à l'égard d'eux-mêmes et des autres, et ils refuseraient avec fierté de se fondre dans ce grand troupeau qui porte docilement le joug imposé par les employeurs et les politiciens, et qui exige qu'on l'amuse et l'étourdisse pour le divertir de ses peines. Car alors ces exigences individuelles et sociales, quand elles sont exprimées, ne seraient pas ignorées avec dédain ou condamnées avec agressivité, simplement parce qu'elles impliquent un certain détachement à l'égard de ce grand troupeau, au-dessus duquel on ose essayer de s'élever, et dont on a l'impertinence de désapprouver les exigences, qui semblent pourtant convenir à tous ses membres. Bref, l'égoïsme des consommateurs étant foncièrement grégaire, il serait très inefficace de réclamer qu'on accorde encore moins

d'importance aux individus pour le combattre. Bien au contraire, nous pourrions difficilement obtenir des résultats significatifs sans essayer de valoriser davantage le développement de l'individualité et, ce faisant, de devenir plus individualistes. Et il ne serait nullement raisonnable de croire qu'on pourrait favoriser, par des moyens opposés, le bonheur des individus comme le bien de la société.

Mais l'égoïsme de groupe, en plus de jouer un rôle important dans la consommation prise comme phénomène général, intervient dans les cas concrets et particuliers de consommation de biens matériels et culturels. Tâchons donc de voir quelles formes peut alors prendre cet égoïsme, et plus particulièrement de quelle manière il étouffe les manifestations d'individualité et les libertés individuelles, et les conséquences que cela peut avoir pour la culture, la vie en société et la santé des institutions démocratiques.

Les films et les séries télévisées sont parmi les biens culturels les plus consommés, auxquels on consacre le plus de temps, et qui pour cette raison forment des goûts très répandus qu'ils doivent par la suite satisfaire ; ce qui implique que, sans donner l'impression de retomber simplement dans des redites, il faut donner à l'audience ce qu'elle désire spontanément regarder. Comme on l'a habituée à voir le cinéma comme un simple divertissement, qui doit la délasser du travail, et comme elle n'est guère disposée, compte tenu de l'état dans lequel elle se trouve après le travail, à faire des efforts pour comprendre et sentir ce qui ne lui est pas immédiatement ou facilement accessible, on cherche à stimuler chez elle, soit les sentiments dont est imprégnée la réalité quotidienne et mesquine du travailleur moyen, soit des sentiments douceâtres devant rendre plus belle cette réalité, soit des sentiments tenant de la farce et dont l'objet est une parodie plus ou moins grossière de cette réalité, soit les sentiments les plus brutes, qui peuvent difficilement s'exprimer ouvertement dans cette réalité. On obtient alors quatre sortes de productions, en gros : 1) celles où on dépeint le train-train quotidien d'une famille et de ses relations, au travail et à la maison, avec tout son lot de petits soucis (comme des conflits avec des collègues ou des supérieurs, comme des désaccords à propos des responsabilités familiales et ménagères, comme les difficultés à l'école d'un fils ou d'une fille, qui d'ailleurs a commencé à fumer la cigarette, à commettre des actes de vandalisme ou à fréquenter une bande de voyous en herbes), parfois interrompus par des événements plus dramatiques (la maladie, la mort accidentelle ou le suicide d'un proche) ; 2) celles où telles personnes relativement normales, mais confuses et insatisfaites de la vie qu'elles mènent, parviennent enfin à donner un sens à celle-ci, par exemple en se mariant à l'âme-sœur qu'ils ont finalement trouvée, ou en donnant tout leur amour aux enfants (les siens ou ceux des autres), et en se sacrifiant pour eux ; 3) celles où l'on fait une caricature tellement outrée des milieux professionnels et familiaux qu'on peut en rire en cœur sans que cela ne porte à conséquence, tout le monde s'imaginant qu'il n'est pas personnellement visé, et que le sont tout au plus quelques

personnes méprisées ou détestées (à tort et à raison), sans compter que les personnages dont on se moque sont souvent représentés de manière à ce qu'on puisse les trouver attachants et les aimer malgré leur médiocrité, leur bêtise, leur mesquinerie, leur perversité, ou même à cause de celles-ci ; 4) celles où l'on peut s'identifier à des personnages, héroïques ou non, qui font partie de notre monde ou d'un monde passé ou imaginaire, et qui vivent des aventures exceptionnelles, par exemple des soldats d'élite ou des agents secrets tentant de protéger par tous les moyens leur patrie contre des terroristes ou l'humanité contre une invasion d'extraterrestres, ou de quelconques citoyens américains tentant de survivre dans un monde dorénavant infesté par des zombis, ou des Spartiates de foire se sacrifiant courageusement pour retarder l'avancée d'une armée perse démesurément grande, ou des seigneurs féodaux avides de pouvoir et luttant les uns contre les autres pour la couronne tant convoitée, ce par des batailles rangées, des escarmouches, des duels, des intrigues amoureuses et politiques et, au besoin, des pactes avec des puissances surnaturelles – tous ces personnages étant évidemment représentés à l'américaine, pour ne pas troubler les habitudes des spectateurs et le jeu convenu des acteurs.

En plus de favoriser, par leur visionnement à la maison ou dans les cinémas, des rassemblements de personnes (des amis, les membres d'une famille ou la foule qui se trouve dans une salle de projection) dont l'activité cérébrale et les relations sociales sont très pauvres, d'enfermer dans la réalité quotidienne – qu'on banalise encore plus, qu'on embellit en y injectant de « bons sentiments » capables d'émouvoir à peu de frais, dont on rit sans danger et confortablement après l'avoir déformée, ou qu'on fuit pour lâcher un peu la bride à son imagination et décharger son agressivité de manière inoffensive –, de la rendre plus facile à supporter, et de ne pas cultiver le désir de la transformer pour le mieux ; en plus de tout cela, dis-je, ces productions culturelles rudimentaires et fortement convenues sont autant de points de ralliement pour les amateurs de ce sous-art, qui peuvent alors se constituer en groupes plus ou moins grands, dont les membres apprécient particulièrement tel genre de films ou de séries télévisées, et aiment affirmer ouvertement leur appartenance à ce groupe quand ils rencontrent (volontairement ou par accident) ceux qui partagent leur passion. D'ailleurs cette passion pour des films ou des séries télévisées s'explique sans doute en partie parce qu'elle rend possible de s'identifier à ce groupe et de se réjouir de cette communauté de goûts qui, aussi futiles soient-ils, ont droit de cité pour quelque temps, puisqu'on parle d'eux dans les journaux, à la télévision, sur internet et dans les réseaux sociaux, jusqu'à ce qu'ils passent de mode et soient remplacés par d'autres, qui subiront par la suite le même sort.

C'est pourquoi il arrive souvent, lors d'une discussion entre des parents, des amis, des connaissances, des collègues ou même de quasi inconnus, que l'on cherche à mettre en valeur ce capital culturel, en se racontant des épisodes bien connus de tel film ou de telle série télévisée (souvent les mêmes, afin de mieux se reconnaître mutuellement), en

reprenant des dialogues typiques et rebattus, ou en faisant des allusions plus ou moins obscures (pour se démarquer des connaisseurs moins fanatiques ou dotés d'une moins bonne mémoire). Il en résulte qu'un individu, s'il se trouve par malheur en présence de tels interlocuteurs, et s'il n'est pas en mesure de participer à ce jeu et n'en a nullement envie, se retrouve tenu à l'écart, pour des raisons on ne peut plus légères, de cette conversation rudimentaire et du groupe qui se constitue et s'affirme grâce à elle. La chronique de chaque famille, de chaque groupe d'amis ou de chaque milieu de travail, à laquelle on se réfère régulièrement pour en raconter les événements les plus importants ou pour faire allusion aux anecdotes les plus insignifiantes, a à peu près la même fonction, c'est-à-dire de permettre à un certain nombre de personnes de s'affirmer en tant que membres du groupe et de signifier à ceux qui ne s'y retrouvent pas qu'ils ne sont pas dans le coup ou dans la bande. Les références et les allusions érudites jouent souvent le même rôle pour les spécialistes universitaires d'une même discipline, ou plus spécialement pour les partisans d'une même tradition ou école, qui se plaisent à resserrer ainsi les liens entre eux, et à tenir à l'écart les profanes ou ceux qui ne partagent pas leurs allégeances ; ce qui rappelle aussi les jeux d'échange de proverbes qui existent dans certaines sociétés qu'on aime croire incomparablement plus primitives que les nôtres, dont la fonction est de montrer qu'on connaît sur le bout des doigts les lieux communs qui y sont en vigueur et donc qu'on y est parfaitement intégré, contrairement à d'autres, qui sont des étrangers à qui on ne saurait faire confiance et qui doivent rester à leur place.

Dans tous ces cas, et notamment quand la conversation roule sur des biens de consommation de masse comme les films et les séries télévisées, on sacrifie à cet esprit de groupe des intérêts individuels et collectifs qui mériteraient d'être pris en considération, parfois avec indifférence, parfois avec une certaine malveillance à l'égard des individus isolés qui pourraient s'en réclamer. Celui qui ne prend pas plaisir à une conversation aussi rudimentaire et grégaire, et qui ne saurait y prendre part même s'il en avait envie, faute de partager les référents communs, en vient rapidement à passer, selon l'idée que l'on se fait de son caractère, pour quelqu'un de timide, d'asocial, de revêche, de « snob » ou de déconnecté de la réalité que partagent et doivent partager toutes les personnes normales ; ce qui a pour effet de le mettre encore plus à l'écart, d'alimenter des sentiments négatifs à son égard et de pousser les membres du groupe en question à interpréter même ses efforts pour se joindre à la conversation, souvent maladroits, comme une confirmation de l'image peu flatteuse qu'ils ont de lui, qui leur convient tout à fait, et dont ils ne veulent par conséquent pas se départir. Admettons que cette personne ait un peu de caractère et qu'elle ne se laisse pas facilement écartée et intimidée : elle essaiera alors de rediriger la discussion vers un sujet plus digne d'intérêt, qu'il s'agisse d'œuvres cinématographiques au sens fort du terme et dont ses interlocuteurs ignorent souvent l'existence même, ou de quelque chose

d'entièrement différent. Dans les deux cas, c'est un tour de force de le faire habilement, puisque ce qu'on peut dire et ne pas dire, ou plutôt ce qu'il est considéré pertinent et non pertinent de dire, est en grande partie déterminé par ce qui fait la cohésion du groupe. Si elle n'insiste pas, on trouvera simplement son intervention étrange et plus ou moins déplacée, et on l'ignorera ou on l'interprétera de manière à ramener la conversation dans ses ornières. Si elle revient par contre à la charge, on aura tôt fait de lui faire sentir que c'est être égoïste de vouloir discuter de ce qui n'intéresse personne d'autre qu'elle, et de croire que cela est plus digne d'intérêt ; qu'elle devrait plutôt s'intéresser à ce qui intéresse la majorité des personnes présentes, qui pour leur part sont des personnes normales ; qu'on peut lui raconter de quoi il s'agit et lui expliquer pourquoi cela les passionne autant, afin qu'elle puisse s'intégrer à la conversation et, du même coup, au groupe ; et que si, malgré tous ces efforts, elle n'est toujours pas contente, elle n'a qu'à se taire et à partir. Que ce groupe, qui tire une partie considérable de sa force de nombreux membres potentiels mais absents, refuse de prendre en considération le désir d'élever quelque peu la discussion, et de la rendre plus libre et plus utile ; qu'il méprise ce désir pour la simple raison qu'il existe seulement chez quelques individus isolés et excentriques ; qu'il préfère avoir une conversation banale, inoffensive et grégaire sur ce qu'il est convenu de montrer sur le petit et le grand écran, aussi insignifiant ou abrutissant cela puisse-t-il être ; voilà une manifestation d'égoïsme de groupe dont les effets sont à la fois nuisibles pour l'ensemble de la société et les individus, y compris ceux qui s'en rendent coupables. Car, au nom des intérêts immédiats, peu réfléchis, mesquins et égoïstes de tels groupes de consommateurs de biens culturels, on abaisse ou on maintient les relations sociales à leur plus bas dénominateur commun, on entrave la formation d'un certain degré de culture intellectuelle à l'extérieur de quelques cercles très isolés, et on repousse dans les marges de la société ceux mêmes qui voudraient et qui pourraient contribuer à l'amélioration de la situation, ne serait-ce que modestement et à petite échelle. Et c'est justement ce dont on se réjouit, puisque autrement il serait plus difficile d'avoir tranquillement des conversations dites normales, c'est-à-dire inoffensives, insipides et insignifiantes, et grâce auxquelles on peut s'affirmer en tant que membre d'un groupe de consommateurs de biens culturels plus ou moins grand, dont on renforce du même coup la cohésion.

Dans un même ordre d'idées, les lieux publics de consommation, comme les restaurants, les cafés et les bars, ne sont certainement des lieux où peut se manifester et se développer librement l'individualité, et où il est possible pour les individus d'avoir des relations sociales, au sens fort du terme. Il s'agit essentiellement de s'entasser en grand nombre dans un espace assez restreint, pour y faire ce qu'il est convenu d'y faire : manger, souvent à la presse, une nourriture insipide ou au goût stéréotypé ; boire de la mauvaise bière, idéalement en grande quantité, pour rentabiliser l'espace occupé ; regarder un match de hockey sur les grands écrans

disposés un peu partout ; écouter la musique abrutissante qui joue à tue-tête ; hurler, s'esclaffer sans raison, gesticuler et s'agiter comme le reste de la foule à laquelle on appartient et dans laquelle il faut se fondre autant que possible ; etc. Si l'on peut certes déplorer que beaucoup de personnes, surtout quand elles sont jeunes, perdent régulièrement leur temps dans ce genre d'endroits et à ce genres d'activités rudimentaires, se contentent ainsi de plaisirs, réels ou illusoires, au sens le plus bas, et donc négligent ce qui pourrait être de beaucoup plus utile (compris dans un sens plus noble et plus large que la stricte utilité économique) à la société, à leurs concitoyens et, du même coup, à eux-mêmes, on aurait toutefois tout à fait tort d'expliquer cet égoïsme par une survalorisation de l'individu au détriment des intérêts des autres et de la société. Dans ce contexte, plus l'individu s'efface pour ne devenir rien d'autre qu'une partie de cette masse grouillante, criarde et abrutie, et plus il croit néanmoins s'affirmer ainsi, mieux cela semblera. Quant aux personnes pour lesquelles les relations sociales n'ont que peu de valeur si elles ne fréquentent pas d'autres personnes relativement individualisées (qui sont capables de leur apporter quelque chose, par leur discussion et leur fréquentation), et si elles sont obligées de s'en tenir à des idées que l'on peut exprimer par des phrases simples et des gestes, on a tôt fait de les juger comme refermées sur elles-mêmes, ennuyeuses, incapables de s'affirmer et de faire leur place dans un groupe ou en public, grincheuses, trop centrées sur elles-mêmes pour être capables de passer un peu de bon temps avec leurs collègues ou leurs amis, etc. Si ces personnes, au lieu de décliner seulement de telles invitations, proposent plutôt de se rencontrer dans un établissement plus tranquille et moins achalandé (si elles en connaissent un) ou au domicile de quelqu'un, les préférences du groupe l'emporteront le plus souvent ; et même quand son idée est acceptée, ce n'est souvent qu'en apparence, puisqu'on peut réussir à reproduire à cet autre endroit la même ambiance de foire, puisqu'on peut s'y prendre autrement pour unir les personnes présentes, dans la mesure où elles sont ou paraissent normales, par exemple en faisant d'autres biens de consommation le centre de la soirée, comme des jeux vidéos, des films, des séries ou des émissions télévisées, ou encore des conversations qui portent sur ceux-ci. Si l'une des personnes présentes exprime sa déception et son insatisfaction, on peut facilement lui fermer le clapet en lui répliquant que tout le monde sauf elle s'amuse, et que si elle n'est pas contente, elle peut très bien rester seule à l'avenir, si c'est ce qu'elle désire. Autrement dit, on s'efforce de repousser cette personne et ses semblables dans les marges de la société, leurs désirs n'y étant que rarement reconnus et y étant même blâmés, à un tel point qu'on leur reproche absurdement et avec malveillance leur manque de sociabilité, qui aurait pour origine leur individualisme, alors qu'en fait leur mise à l'écart s'explique justement par un désir de sociabilité au sens fort du terme, qui a son origine dans leur valorisation de l'individualité. Et, du même coup, c'est la discussion qui tend à être écartée, c'est la formation d'un certain degré de culture intellectuelle qui est sérieusement entravée, ce sont les relations sociales et la sociabilité

des personnes qui se dégradent ou qui prennent des formes rudimentaires, avec tout ce que cela peut avoir de fâcheux pour les individus et le bon fonctionnement des institutions démocratiques. Encore une fois, on peut voir la manière dont la consommation de biens matériels et culturels, bien loin d'être une manifestation d'égoïsme individuel, favorise l'égoïsme de groupe, c'est-à-dire un mépris marqué pour des intérêts individuels et collectifs légitimes, au nom des intérêts immédiats, capricieux, puérils, rudimentaires et grégaires des groupes de consommateurs.

Précisons toutefois que les individualistes n'ont pas à choisir simplement entre ces deux possibilités : ou bien renier leur individualité, en entrant en communion avec ces groupes grégaires ; ou bien s'isoler de la société, en cherchant tout au plus la compagnie de leurs semblables. À supposer que cette retraite soit assez facilement réalisable pour tous ceux qui pourraient la désirer, elle aurait des inconvénients considérables, pour les individualistes eux-mêmes, mais aussi pour les autres individus (qui pourraient parfois s'individualiser davantage), et du même coup pour la société. En effet, on céderait ainsi le terrain à ces groupes et à leurs membres, et leur influence sur la société et les individus n'en serait que plus grande. Puis, comme personne ne naît individualiste ou avec un fort désir de le devenir, de manière générale et à plus forte raison dans des sociétés aussi anti-individualistes que les nôtres ; comme une vie s'apparentant à celle de l'ermite n'est probablement pas ce qu'il y a de plus favorable au développement des aptitudes et des désirs individuels, en raison de son caractère foncièrement négateur en de nombreux points et de l'appauvrissement existentiel qui en résulte ; il est fort douteux que le simple retrait des groupes laissant bien peu de place au développement des individus soit un moyen efficace d'encourager ce développement, chez soi comme chez les autres.

Ceci dit, le risque de se laisser absorber par ces groupes grégaires, et de devenir simplement l'un de leurs membres, demeure bien réel. C'est pourquoi il importe de trouver des moyens de se protéger contre ce mal, lesquels pourront idéalement être aussi efficaces dans les milieux de travail, que l'on n'a pratiquement pas la possibilité de ne pas fréquenter.

Il me semble que le comique est l'un de ces moyens. Que l'on s'imagine, quand on a à fréquenter l'un de ces groupes, que c'est comme si l'on allait assister à la représentation d'une comédie, à l'exception notable que l'on peut interagir avec les comédiens, pour la simple raison que l'on en est aussi un et que l'on se trouve par conséquent sur la scène. Si bien qu'il est non seulement possible de rire des scènes auxquelles on assiste, afin de prendre soi-même de la distance à l'égard de l'esprit de groupe et des sentiments malveillants qu'il alimente souvent, mais aussi d'en faire voir plus clairement le ridicule à ceux qui en sont capables, en forçant soi-même le trait ou, encore mieux, en incitant d'autres à le faire, sans qu'ils s'en aperçoivent. C'est ainsi que l'on peut se trouver des complices à l'intérieur des communautés existantes, même très grégaires, pour les

miner de l'intérieur et assouplir petit à petit les liens qui entravent le développement des individus ; ou encore pour former des communautés d'un autre genre, ayant pour principe unificateur des affinités individuelles au lieu de quelque chose qui transcenderait les individus, et étant donc plus favorables au développement de leurs membres et à l'amélioration de la société.

13

Enfin, intéressons-nous à des cas d'égoïsme de groupe qui concernent l'utilisation des services sociaux offerts par l'État, plus particulièrement les services de santé, en signalant d'entrée de jeu une certaine ressemblance avec la manière de consommer les biens et les services offerts sur le marché à proprement parler.

Comme nous l'avons déjà remarqué au tout début de cet essai, une même personne peut, à un moment donné, défendre le principe de l'utilisateur-payeur et récriminer contre ceux qui, d'après elle, profitent du système en utilisant trop les services de santé, pour faire soigner de légères indispositions (qu'ils devraient supporter avec patience) ou des maladies plus graves (dont ils seraient souvent responsables en raison de leurs mauvaises habitudes de vie, par exemple le tabagisme, la consommation régulière ou excessive d'alcool, une mauvaise alimentation, le manque d'activité physique) ; et, à un autre moment, faire soigner régulièrement les mêmes maladies chez lui et ses proches, en se plaignant de la mauvaise qualité de ces services, qui s'expliquerait en grande partie par l'inefficacité, l'incompétence et l'insensibilité du personnel chargé de les offrir, et le financement insuffisant de la santé par l'État. Que ce soit là une manifestation d'égoïsme, cela est évident. Car comment nier que cet individu accorde une importance démesurée à sa petite personne et à son entourage, manque de bienveillance à l'égard des autres, et donc exprime des opinions changeantes selon qu'il s'agit de sa propre santé et de celle de ses proches, ou de celle des autres ? Cependant, cet égoïsme tire en grande partie sa force et son apparence de légitimité du fait qu'il est partagé, aux deux moments qui le constituent, par un grand nombre de personnes qui peuvent successivement s'identifier au groupe des contribuables qui financent les services de santé par les impôts et les taxes qu'ils paient, et qui voudraient bien que ceux qui utilisent ces services paient à leur place pour ces services ; et au groupe des utilisateurs de ces services, qui exigent qu'on traite leurs maux et ceux de leurs proches, quels qu'ils soient, avec toute la diligence et la compassion possibles. Autrement ces propos seraient aussi généralement désapprouvés, quoique de manière moins vive, que si quelqu'un réclamait l'abolition du financement public des services de santé et donc leur privatisation complète, tout en faisant une exception pour lui et son

entourage, qui devraient pouvoir bénéficier de soins de santé aux frais de l'État.

C'est pour des raisons semblables que beaucoup de contribuables, après s'être plaints pendant des décennies de ceux qui profiteraient du système de santé et à cause desquels ils paieraient beaucoup de taxes et d'impôts, considèrent tout à fait dans l'ordre des choses, quand ils deviennent vieux et voient leur santé se détériorer peu à peu, que l'État débourse de grandes sommes d'argent pour prolonger leur existence aussi longtemps que possible, même et surtout quand ils sont à ce point diminués physiquement, intellectuellement et moralement, et à ce point captifs du système de santé qui prend en charge la quasi totalité de leur vie, qu'ils ne peuvent guère profiter de cette existence, et que celle-ci leur serait très pénible, voire insupportable, s'ils avaient alors toute leur tête et pouvaient avoir clairement conscience du peu de liberté et de dignité qu'il leur reste. Malgré tout cela, ils croient – et, avec eux, beaucoup d'autres personnes qui se retrouveront tôt ou tard dans la même situation – que ce serait leur faire un grand tort de les priver de ce droit, qui leur serait incontestablement dû, puisqu'en tant que travailleurs et payeurs de taxes, ils auraient fait leur part pour la société, et qu'il serait très injuste et bassement calculateur, de la part des plus jeunes et des administrateurs publics, de se débarrasser d'eux une fois qu'ils sont incapables de travailler et de se rendre utiles, et qu'ils sont considérés comme un fardeau pour la société. En fait, c'est plutôt la défense acharnée et irréfléchie de cet avantage illusoire – dont on ne peut pas profiter le moment venu, ou qui s'avère être tout autre chose que ce qu'il semble être à distance – qui est égoïste, bien qu'elle n'implique nullement la valorisation excessive de l'individu, ni même une valorisation plus modérée de celui-ci. C'est parce que c'est le lot commun de tous les travailleurs salariés d'être obligés de sacrifier la plus grande et la meilleure partie de leur vie aux intérêts de leurs employeurs et aux prétendues intérêts de la société, qu'ils tiennent à bénéficier de ces services de santé en fin de vie, en échange de leurs loyaux services et des importantes sommes d'argent qu'ils ont dû payer en tant que contribuables, non pas tant pour s'acquitter des dépenses qui seront faites pour leur groupe d'âge, que de celles qui ont été faites pour la génération précédente ; si bien que pour pouvoir profiter égoïstement de cet avantage illusoire, qui tire une partie de sa valeur des dépenses d'argent et d'énergie qu'on a dû faire, on engage la génération suivante à en faire autant, et à réclamer le même droit le moment venu ; et ainsi de suite, à supposer qu'on puisse continuer indéfiniment ainsi, surtout dans le contexte économique actuel. Ce qui revient à dire, mesquinement et bêtement : « Si la génération précédente a été traitée ainsi à nos frais, nous réclavons aussi le droit d'utiliser les services de santé de la même manière, quand le temps sera venu, et ce aux frais de la génération suivante, qui pourra en faire autant quand son tour sera venu. » Ce sont donc les intérêts réels et le bonheur des individus qui sont sacrifiés, au nom de cette récompense

empoisonnée que les travailleurs réclament en tant que groupe général, et plus particulièrement par groupes d'âge. Car si on accordait une réelle valeur aux individus, à leur développement, à leur liberté et à leur bonheur, on légaliserait non seulement l'euthanasie et le suicide assisté, mais on les encourageait, en faisant d'eux une manière louable et digne pour les individus de terminer leur vie, mais aussi de réaliser les conditions grâce auxquelles ils pourront plus facilement profiter de la vie quand ils en sont capables et désirer la mort sans regrets quand cela ne leur est plus possible. En effet, on pourrait utiliser intelligemment l'argent et l'énergie actuellement dépensés en pure perte, c'est-à-dire non pas pour accroître la servitude collective des travailleurs, mais pour diminuer celle-ci, par exemple en diminuant les taxes et les impôts, en répartissant entre eux une partie des sommes économisées, en réduisant le nombre d'heures de travail par semaine, en diminuant l'âge de la retraite (au lieu de l'augmenter), en reportant à plus tard le début du travail ; ce qui aurait pour effet de permettre aux individus de consacrer plus de temps à des activités susceptibles de les rendre plus heureux et de développer leurs aptitudes les plus diverses, d'accroître leur degré de culture intellectuelle, d'être utiles à la société et à leurs concitoyens autrement que par la soumission à leurs employeurs, et d'exercer plus activement et plus intelligemment leurs droits politiques, entre autres dans le but de réaliser encore davantage les conditions favorables au développement des aptitudes des individus et leur utilisation pour le perfectionnement de la société. Outre tous ces avantages significatifs pour le bonheur des individus, notons aussi que la mesure ici proposée aurait probablement pour effet d'accroître la durée moyenne de vie en santé, puisque les maladies, que favorise sans doute une vie de labeur, seraient alors moins fréquentes et moins sévères, tout comme la détérioration générale de la santé serait plus tardive.

Mais il est probable qu'une telle opinion, qui n'est pas défendue par un groupe social reconnu et imposant par son nombre, et qui heurte même les intérêts apparents du grand groupe des travailleurs et leur désir égoïste de les faire valoir coûte que coûte, soit accueillie avec une certaine malveillance, et même avec indignation, bien que ses effets soient souhaitables pour les individus et la société.

14

Comme nous l'avions supposé au départ, l'égoïsme est un phénomène très répandu dans les sociétés contemporaines, bien que ce soit sous des formes très différentes de celles que nous pouvions à ce moment envisager, et aussi plus complexes et plus sournoises qu'elles. Il y a certes quelque chose de désolant dans ce constat, puisque nous ne pouvons pas raisonnablement espérer que ces formes d'égoïsme, qui sont intimement liées à l'organisation sociale, et qui apparaissent souvent pour autre chose

que ce qu'elles sont, disparaîtront du jour au lendemain, par la seule force des analyses et des critiques que nous avons faites dans cet essai. Cependant, ce n'est pas rien non plus d'essayer de comprendre comment l'égoïsme de groupe peut se former en nous et agir sur nous, et quelles sont les causes et les effets de son influence, pour évaluer autrement des sentiments et des comportements qui passent souvent inaperçus ou qui sont même loués. En effet, c'est déjà une amorce de transformation morale et sociale que de comprendre que les accusations d'individualisme sont souvent motivées par une forme ou une autre d'égoïsme de groupe ; et que souvent, quand elles visent des comportements et des sentiments véritablement blâmables, il ne s'agit pas d'une forme d'égoïsme individuel, mais plutôt d'une forme d'égoïsme de groupe. Car alors les attentes que l'on a à l'égard des autres et de soi-même peuvent se transformer peu à peu. Car on peut essayer de convaincre une partie de ses concitoyens de réclamer des transformations sociales qui seraient défavorables à l'égoïsme de groupe, et favorables à l'individualisme, au sens noble du terme, c'est-à-dire à la valorisation de la liberté et du développement des individus. Car alors ils pourraient se méfier des reproches que tous les moralistes et tous les travailleurs adressent à leurs concitoyens, pour condamner unilatéralement l'individualisme et en faire pratiquement la source de tous les maux ; ce qui a pour principal effet l'acceptation et même la valorisation généralisée de la servitude par le travail salarié, et la radicalisation des pressions exercées sur les individus qui tentent d'échapper, dans une certaine mesure, à ce qui devient de plus en plus le lot de tous, et qui essaient d'aider les autres à en faire autant.

En effet, il importe de combattre l'opinion très fautive et très nuisible selon laquelle le sacrifice de soi qu'on exige, à divers degrés, de presque tous les individus, principalement sous la forme d'une vie de labeur et de servitude, consiste en une forme d'élévation morale et de dépassement de soi très utiles pour les autres et l'ensemble de la société, comme le laissent malheureusement entendre les morales anti-individualistes en vigueur dans nos sociétés contemporaines. Bien au contraire, il ne s'agit rien de moins qu'une dégradation et qu'un avilissement des individus, par lesquels ils deviennent plus ou moins inaptes à l'amélioration d'eux-mêmes et des autres, ainsi qu'à l'exercice de la citoyenneté. Il faut être bien naïf pour croire qu'un sacrifice peut avoir une valeur en lui-même, ou qu'il a nécessairement des effets positifs correspondants à ce qui a été sacrifié, ou plus précisément à ce qu'on a enduré, comme s'il s'agissait d'exiger le remboursement d'une somme prêtée ou d'obtenir la marchandise dont la valeur correspondrait nécessairement à la somme d'argent dépensée pour en faire l'acquisition. Un sacrifice est sensé seulement si ce qu'il permet d'obtenir est un bien plus grand ou plus important que ce qui a été sacrifié. Autrement, c'est de la bêtise et même de la folie de se résigner à un sacrifice et de valoriser l'abnégation dont on fait alors preuve.

Bien entendu, je ne prétends pas avoir fait ici le tour du problème ; pas plus qu'il ne me semble possible d'en venir un jour à bout seul.

Comme nous l'avons déjà vu, les formes que peut prendre l'égoïsme de groupe sont souvent sournoises, et elles tendent à se transformer et à se multiplier en fonction des milieux sociaux et de la situation dans laquelle se trouvent les individus ou les groupes sociaux auxquels ils appartiennent. C'est pourquoi je ferai des additions à cet essai, dans le but de prolonger, de complexifier, d'éprouver, de corriger et même de critiquer mes analyses ; tout en invitant ceux de mes lecteurs qu'une telle entreprise pourrait intéresser à en faire autant, ou encore à aborder le problème dans une perspective très différente de la mienne, et même incompatible avec elle.

Sachons toutefois que beaucoup verront dans notre projet une manifestation particulièrement intolérable de l'individualisme généralisé qui sévirait à notre époque, et qui serait le père de tous les vices. Il faut donc en prendre notre parti, et tâcher de tirer profit des critiques et des reproches qu'on nous fera, lesquels nous permettront de rectifier ou de préciser nos idées quand ils seront justes, vraisemblables ou simplement de bonne foi ; et nous fourniront une occasion de plus d'étudier le phénomène moral et social qui nous intéresse, et de nous affirmer en tant qu'individus, quand ils seront injustes et malveillants.

Février 2015